
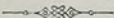


JOURNAL
DES
DEMOISELLES



VINGT-NEUVIÈME ANNÉE



PARIS

—
AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1
ET RUE RICHELIEU, 103

—
1861

JOURNAL

MEMOIRS

FIRST REVISION, 1834

JOURNAL DES DEMOISELLES

CAUSERIE ARTISTIQUE

LES ORIGINES DE L'ART EN ITALIE

Un mot sur la peinture antique. — L'école byzantine. — Cimabué. — La Toscane au quatorzième siècle. — Fise, sa cathédrale, la tour penchée et le Campo-Santo. — La science au temps du Dante et de Giotto. — Giotto, Buffalmacco et Orcagna. — Caractère de leurs œuvres. — Leur école représentée au Musée du Louvre. — Les sculpteurs pisans.

Je vous ai promis, mesdemoiselles, à propos de Piètre de Cortone, de vous faire des causeries sur les maîtres de la belle époque italienne, et même sur les maîtres primitifs. Il faut, en toutes choses, commencer par le commencement. Je veux donc vous dire aujourd'hui, à propos du Buffalmacco, comment advint la renaissance de l'art en Italie.

Vous savez toutes que l'art antique, qui avait eu aussi son enfance, son apogée et sa décadence, disparut tout à coup, englouti par la barbarie du quatrième siècle, et que les derniers efforts de Byzance conservèrent à peine, durant les siècles barbares, les rudiments d'un art immobilisé, sec, froid et sans vie. Je ne remonterai pas plus haut.

La peinture antique, d'ailleurs, ne nous a laissé que bien peu de spécimens. Et puis, au temps de la renaissance de l'art en Italie, on n'en possédait aucun. La découverte de Pompéi est toute moderne; on n'ouvre pas depuis plus de deux siècles les tombeaux étrusques; enfin, la *Marchande d'amours*, le *Bacchus et Silène* du Musée de Naples, et la célèbre *Noce Aldobrandine* que l'on voit à Rome, ont été trouvés depuis le seizième siècle.

Ce n'est donc pas sur des modèles antiques que la peinture a pu prendre, au quatorzième siècle, des inspirations pour se renouveler. Il a fallu que les artistes de cette époque retrouvassent tout; pour parler plus exactement même, il faut dire qu'ils ont été obligés de tout créer à nouveau. Cette nécessité a été très-favorable à l'art. Ainsi, les peintures des maîtres de la renaissance, comparées à celles que je vous citais tout à l'heure, sont infiniment supérieures. Il y a tout une civilisation, tout une révélation, tout un monde entre la *Noce Aldobrandine* et le *Jugement dernier* de Michel-Ange.

Cependant, en passant, et puisque je vous parle des peintures antiques, il faut que je vous en donne une idée. Je ne pourrais mieux le faire qu'en vous engageant à regarder, aux expositions, les tableaux de MM. Gérôme et Hamon. J'entends comme ordonnance et comme dessin; quant à la couleur, les ravages du temps ne nous permettent plus de former un jugement sur la manière dont les anciens l'entendaient.

Byzance donc avait seule conservé, au moyen âge, quelques traditions artistiques. C'est de Byzance (Constantinople) que venaient toutes les madones comme toutes les armoiries. Il y avait, sur les bords du Bosphore, une grande fabrique de peintures. Seulement, toutes ces images semblent exécutées par des ouvriers qui décalquent un modèle unique, et en tirent des épreuves à perpétuité. Ce sont des formes

de convention remplies par des teintes plates. Les animaux héraldiques, dont le type défiguré vient d'une dégénérescence du type primitif et naturel, sont évidemment un produit de la peinture byzantine. De Byzance aussi, vinrent à Venise les premiers mosaïstes, et leur admirable entente de la couleur n'a pas peu contribué à la renaissance de la peinture en Italie.

Après la dispersion de l'empire d'Orient, quelques-uns des peintres de Byzance émigrèrent en Italie, où la civilisation était avancée relativement aux autres contrées de l'Europe, où la religion, très-démonstrative, aspirait au luxe pour ses temples, où enfin, le goût de l'art semblait vivant encore sous la barbarie et à travers les luttes sanglantes du moyen âge.

Cimabué, un noble florentin, qui s'était mis à peindre des madones sur l'éternel modèle des Byzantins (1), fut le premier artiste qui fit faire quelques pas à l'art. Ses Vierges et ses Enfants-Jésus eurent quelque physionomie, et les draperies qui les enveloppaient assouplirent un peu la raideur de leurs plis. Assurément, lorsque nous voyons aujourd'hui le chef-d'œuvre de Cimabué, cette *Vierge aux Anges*, de l'église de Sainte-Marie-Nouvelle, à Florence, dont nous possédons au Louvre la répétition, nous sommes étonnés que cet artiste, qui peignait sur fond d'or des images de missel, ait été un révolutionnaire. Pourtant, lorsque cette Vierge parut, vers l'an 1300, ce fut un événement artistique.

La Toscane alors ne florissait pas sous les Médicis. Elle était divisée en cinq ou six petites républiques rivales : Florence, Pise, Sienne, Pistoja, Arezzo, etc., toutes armées jusqu'aux dents, et en guerre les unes contre les autres. A Florence, les Guelfes et les Gibelins faisaient rage. Dante, vieux Gibelin, se voyait tour à tour proscrit ou glorifié.

Certainement, mesdemoiselles, vous n'aurez pas lu l'histoire de Florence par Machiavel, ni même l'ensemble des histoires d'Italie par Sismonde de Sismondi. Vous savez que Florence a, dans les temps modernes, le même rôle qu'Athènes dans l'antiquité. Vous savez qu'elle fut la patrie réelle ou adoptive du Dante, de Galilée, de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Machiavel, des Médicis et de tant d'autres héros de la science et de l'art; mais vous ne savez pas de quel milieu de sang et de ruines s'élançèrent ces génies comme des dieux sauveurs.

Représentez-vous donc la Toscane au temps du Dante et de Cimabué. Toutes ces républiques, que je vous nommais tout à l'heure, et qui ne sont guère plus distantes les unes des autres que Paris de Versailles, se déchangent, soit contre une ou deux de leurs voisines, soit contre elles-mêmes, par leurs discordes civiles. Pise et Florence fondent l'une sur l'autre, s'exterminent et s'enorgueillissent des trophées de victoire qu'elles s'arrachent. Pistoja ensanglante ses rues par la faction des *blancs* et des *noirs*, des Cerchi et des Donati. Les Guelfes, partisans du pape, et les Gibelins, partisans de l'empereur d'Allemagne, se proscrivent et se tuent dans toute la Toscane. Florence se repose à peine des fureurs des Buondelmonti et des Amidei qui, à l'occasion d'un mariage manqué, ravagèrent leur pays durant plusieurs générations. La

(1) Ce modèle n'est pas perdu. Les religieux du mont Athos en reproduisent encore des exemplaires.

peste, ramenée d'Orient par les navigateurs, décime de temps en temps la population qui survit à la guerre. Ce n'est pas seulement ville contre ville qu'il se faut défendre, c'est tribu contre tribu, maison contre maison.

A Florence, les Guelfes pillent la maison du Dante, qui fuit sa patrie et vient à Paris à la suite de Charles de Valois. A Pise, Ugolin périt dans la tour de la Faim.

Aussi, voyez ces forteresses aux murs noirs et austères, aux assises de pierres énormes, aux étages inférieurs défendus par des grilles puissantes qui se regardent dans les rues étroites, ou reflètent dans l'Arno leur rigide profil ! Ce sont là les maisons, les palais, où les familles rivales soutenaient des sièges. Peut-être rêvez-vous à Florence une architecture élégante et légère ? Le palais Strozzi, le plus pur échantillon du style florentin de la renaissance, est un cube de pierre surmonté d'une gigantesque corniche. Le palais Pitti, de construction plus récente, et dont notre Luxembourg garde un lointain reflet, semble une forteresse cyclopéenne avec les énormes bossages de ses terrasses.

Mais c'est de Pise que je veux vous parler aujourd'hui, mesdemoiselles, car c'est à Pise que la renaissance de l'art a commencé, dans une école de sculpture célèbre. C'est à Pise aussi que nous trouvons le Campo-Santo, cette *tribune* (1) de l'art primitif, comme on dit ; et c'est parmi les fresques du Campo-Santo que se trouve celle dont nous vous donnons la gravure, avec les plus belles peintures de Buffalmacco, d'André Orcagna, de Giotto, etc.

Maintenant Pise est une ville morte; les étrangers y passent pour visiter le dôme (la cathédrale), le baptistère, la tour penchée et le Campo-Santo, mais ils n'y résident pas. Les habitants diminuent chaque année, soit qu'ils émigrent, soit que les familles s'éteignent. Pourtant, le climat de Pise est fort salubre; on y envoie les poitrinaires. Les gens qui ont la vue faible, en revanche, doivent fuir Pise; c'est, dit-on, la ville où il y a le plus d'aveugles; les murs blancs, le dallage blanc des rues et surtout des beaux quais du lung'Arno, reflètent trop vivement le soleil. La grande avancée des toits, qui est le caractère le plus saillant de l'architecture pisane, sert médiocrement de préservatif, et je ne sais rien de plus aveuglant que les rues et les quais de Pise par un soleil d'été.

C'est précisément en été, et par un soleil de midi, que j'ai traversé Pise pour gagner cette place solitaire qui renferme quatre monuments dont la réunion sur une même place est certes une des merveilles du monde : le dôme, le baptistère, la tour penchée et le Campo-Santo.

Le pape, qui faisait alors une tournée pastorale en Toscane, avait passé la veille à Pise; et, tout à l'entour des murs du Campo-Santo, demeuraient encore les échafaudages de bois qui soutiennent les draperies rouges dont les Italiens affublent, aux grandes solennités, leurs monuments et leurs églises. Les ouvriers qui devaient démonter cette menuiserie dormaient sur les larges dalles qui sont le macadam des villes

(1) La *Tribune* est une des salles du musée des *Offices*, à Florence, où sont réunis les chefs-d'œuvre du grand siècle de l'art. Le Campo-Santo est la *Tribune* du siècle précédent.



Paquet.

Paris, Imp. Nat. 27 de la Vierge 3 Paris.

*A. Portier
Paris 1861*

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

25^e année 21^{er} 1861

N^o 1

Mercaderes, Deutscher Platz, San de Carlos y San Pedro de Caleros

Ayuntamiento de Madrid

Amsterdamsche Drukkerij, Nieuwmarkt, Onder No. 37, Nieuwe Straat

toscans. Je ne vis d'éveillés que le gardien du monument et un libraire, sur le pas de sa boutique, qui m'offrit des gravures du dôme et de la tour penchée.

D'abord, mesdemoiselles, il faut que je vous dise une chose que vous ne savez peut-être pas. C'est que les cathédrales italiennes de cette époque se divisaient en trois monuments bien distincts, réunis sur une même place, mais n'ayant entre eux qu'un lien moral : le baptistère d'abord, le dôme proprement dit, et le campanile, c'est-à-dire le clocher.

La tour penchée est le clocher du dôme de Pise.

Ce dôme est célèbre; mais il faut encore que je vous dise que si le mot *dôme* est synonyme de *cathédrale*, il signifie également la voûte arrondie en coupole que nous désignons sous ce nom. Ne croyez donc pas que je fais un pléonasmе en vous disant : la *coupole* du dôme de Pise est, après celle de Saint-Marc, de Venise, la première qui parut en Italie et donna le signal de la renaissance de l'architecture.

« Avant ce monument, dit Quatremère de Quincy, rien, chez les peuples modernes, ne donnait, soit l'idée, soit l'exemple d'un dôme, c'est-à-dire d'une voûte sphérique au haut d'un tambour. »

C'est pour la cathédrale de Pise, aussi, que furent employés la première fois des matériaux antiques.

Les colonnes, au nombre de quatre cent cinquante, sont toutes antiques; les chapiteaux, les corniches sont aussi des débris de temples païens que l'architecte Buschetto a réunis et disposés avec un art admirable.

La cathédrale de Pise, construite dans la seconde moitié du onzième siècle, alors que chez nous régnait la plus épaisse barbarie, fut longtemps un monument unique, même en Italie; elle servit de point de départ aux architectes qui, depuis, élevèrent le dôme de Florence, celui de Saint-Pierre de Rome, et généralement toutes les églises d'Italie.

Bien entendu, mesdemoiselles, que l'extérieur de cette cathédrale est en marbre comme celui de tous les monuments italiens à partir de Gènes; on y remarque la marqueterie de marbre noir et blanc qui est une création spéciale du goût florentin. Que de choses n'aurais-je pas à vous dire, si je pouvais vous faire observer les effets singuliers de ce revêtement mi-partie, et vous faire entrer ensuite dans le vaste faisceau que soutiennent, par un double rang d'arcades, les 450 colonnes arrachées aux temples des faux dieux! Mais je ne suis pas chargé de vous faire un cours d'architecture, et, d'ailleurs, les bornes de cet article seraient bien restreintes pour décrire le seul dôme de Pise.

Le baptistère, bâti près d'un siècle après la cathédrale, offre un singulier mélange des formes ogivales, qui succédèrent au plein cintre romain, avec les colonnes antiques. Le Campanile, cette fameuse tour penchée qui fait l'étonnement des siècles, est de forme ronde, et enroule autour de ses murs sept étages de colonnades superposées qui ne contiennent pas moins de 207 colonnes. — Soit dit en passant, jamais on ne vit, je crois, tant de colonnes réunies que sur cette place du dôme de Pise! — La tour penchée a été construite, en 1174, par deux architectes, Guillaume d'Innsbruck et Bonanno de Pise. Sa hauteur est de 142 pieds, et son inclinaison de 12.

Rien n'est plus étrange, en effet, et n'étonne plus les notions d'équilibre admises par notre esprit, que

ce monument. Il tient à la terre par sa base, comme y tiennent les massives pyramides d'Égypte, et ses profils se dessinent sur le ciel en lignes diagonales. On a fait des volumes pour discuter la cause de l'inclinaison du Campanile de Pise, et l'on n'a rien dit de bien décisif. L'hypothèse la plus plausible, c'est que le sol aura fléchi sous le poids de cette tour lorsqu'elle était déjà construite à moitié. Il semble, en effet, que, parvenue à une certaine élévation, les architectes ont cherché à rétablir l'équilibre par quelques artifices dans la hauteur de leurs colonnes. Quoi qu'il en soit des causes de son inclinaison, la tour penchée est debout après huit siècles, et semble un gigantesque point d'interrogation aux lois naturelles.

Mais, encore une fois, mesdemoiselles, je m'éloigne de mon sujet. Je dois vous conduire au Campo-Santo, et voilà que je m'arrête à la description de Pise et de ses merveilles, comme si j'avais le temps de causer avec vous, trois jours durant... Le moyen aussi de passer devant cette basilique du onzième siècle, construite comme Saint-Jean de Latran à Rome, avec les débris du paganisme, devant cette tour penchée, étonnement perpétuel de l'esprit humain, sans vous en dire un mot!

Je me suis arrêté, moi aussi, plus longtemps que pour faire ma prière, sous ce vieux dôme illustré des peintures de Ghirlandajo et d'André del Sarto, des sculptures de Jean de Pise, de Jean de Bologne et de Foggini, des mosaïques de Philippo et de Lorenzo Paladini; j'ai regardé, en rêvant, cette statue antique de Mars dont les chrétiens de l'an mille ont fait un saint Éphèse; puis la lampe du sanctuaire qui va toujours se balançant dans l'espace, cette même lampe de bronze au précieux travail, devant laquelle Galilée conçut la théorie du pendule.

Galilée est né à Pise; il y a passé sa jeunesse studieuse, et, tandis que les oscillations d'une lampe lui donnaient l'idée du pendule, le phénomène d'équilibre de la tour penchée lui révélait les lois de la gravitation.

Hélas! dans cette ville qui semblerait endormie, si les étudiants de la vieille université n'en faisaient retentir les échos, que de souvenirs de génie, de grandeur, de richesse, de civilisation! Et, maintenant, nous parcourons tout cela comme un musée, ou comme les ruines de Thèbes et de Memphis.

Mais le gardien fait grincer ses vieilles clefs dans les serrures rouillées. Il va nous ouvrir le Campo-Santo, ce sanctuaire qui garde encore dans son intégrité le cachet de l'Italie du Dante.

Lorsque l'on a parcouru la Toscane, les Romagnes, le Milanais, le pays vénitien, etc., on peut confondre dans ses souvenirs les dômes majestueux, les riches chapelles, les sculptures merveilleuses; mais jamais, non jamais, on ne peut oublier l'impression profonde qui vous a saisi en entrant dans le Campo-Santo.

L'extérieur, grave et sévère, avec ses grands murs aux simples arceaux, a bien l'aspect mystérieux des monuments funéraires; l'intérieur est comme un temple à la religion des croisés et à la poésie sombre et grandiose des âges de fer et de foi.

Au milieu d'un vaste rectangle de 130 mètres de long sur 50 de large, apparaît un gazon touffu que nul pied ne foule, car il pousse dans de la terre sainte, rapportée jadis de Jérusalem par les Pisans,

pour ensevelir leurs grands hommes, et il recouvre des dépouilles illustres. Le soleil inonde en plein ce pré funéraire, et les insectes bourdonnent à la pointe des hautes herbes.

Tout autour du cimetière, règne une galerie couverte qui s'ouvre en arcades, à la manière des anciens cloîtres; et c'est en face de ces arcades, sur les murs pleins du fond, que se voient, sur deux rangs, la suite de fresques qui racontent l'histoire sacrée et la légende de quelques saints, en images saisissantes et grandioses.

Quand je dis qu'elles se voient, hélas! mesdemoiselles, je m'avance beaucoup. Nos pères les ont vues... Nous les devinons... Nos enfants en chercheront le souvenir dans les livres et dans les gravures. Le temps, cet inexorable contempteur des plus belles choses, fait tomber, chaque année, une écaille de peinture, ou bien efface un trait, fane une couleur. Il faut déjà beaucoup reconstruire par la pensée pour rétablir dans leur ensemble les œuvres d'Orgagna et de Buffalmacco!

Çà et là, le long des galeries, on rencontre des tombeaux, soit adossés à la muraille, contre les peintures, soit transportés entre les arcades; puis, tout le long des murs et des piliers, ont été déposés des fragments de monuments funéraires, comme dans un musée. Les urnes et les sarcophages avangent irrégulièrement sur les dalles gravées et sculptées, dont chacune est une tombe. D'ailleurs, nul autre bruit que le bourdonnement des insectes ne trouble les pensées du visiteur. Il peut s'accouder à l'aise contre les piliers ou les tombes pour regarder les peintures, tandis que le porte-clefs s'endort dans un coin.

Voici d'abord, en commençant par la droite de la chapelle, placée au milieu de la façade de l'est, *la Passion, la Résurrection et l'Ascension*, longtemps attribuées à Buffalmacco, mais que l'on croit aujourd'hui de Pietro d'Orviète; puis le célèbre *Triomphe de la Mort*, d'Andrea Orgagna.

C'est surtout dans cette composition étrange que se révèle le sombre génie de l'époque; les épisodes y sont multipliés, se faisant opposition ou se complétant, de telle sorte, qu'un tableau devient un poème; il semble que l'inspiration qui anima l'esprit du Dante, lorsqu'il écrivit son *enfer*, ait passé dans celui d'Andrea Orgagna lorsqu'il peignit cette Mort se détournant d'un groupe de malades et de misérables qui l'invoquent, pour aller frapper des jeunes gens qui se réjouissent. Dans un coin du tableau gisent à terre des rois, des évêques, des moines, des religieuses, des guerriers dont les démons ou les anges recueillent les âmes; dans un autre, une brillante cavalcade débouche devant une montagne, et s'arrête en face de trois bières qui contiennent trois rois morts, et à différents degrés de destruction.

De telles images, rendues avec cette naïveté qui est le propre des époques de foi, jettent dans l'âme une impression profonde. Certes, l'inexpérience de l'art, donne parfois aux figures des poses raides et des mouvements qui semblent automatiques; les démons sont grotesques; pourtant, ce n'est pas le sourire qu'éveilleront jamais les personnages d'Orgagna. Devant le *Triomphe de la Mort*, devant le *Jugement dernier* qui suit, c'est une religieuse terreur qui s'empare de l'âme, et l'enlève vers des pensées de prière et d'éternité.

Après le *Triomphe de la Mort* et le *Jugement dernier* d'Andrea Orgagna, ces deux œuvres grandioses qui, dit-on, inspirèrent Michel-Ange, vient l'*Enfer*, par Bernardo Orgagna, frère d'Andrea, puis la *Vie des Pères du désert*, d'Ambrogio et Pietro Lorenzetti; puis la *Vie de saint Renier*, patron de Pise, en une suite de six fresques, dont les trois du haut sont de Simon Memmi, et les trois d'en bas d'Antonio Veneziano. Vient ensuite la *Vie de saint Ephèse*, dont il ne subsiste plus que trois tableaux, de Spinello d'Arezzo. Les *Infortunés de Job*, par Giotto, succèdent à la vie de saint Ephèse.

Hélas! mesdemoiselles, faut-il donc que j'aie tant de choses à vous dire, et si peu de place! Je ne puis même pas vous énumérer ici les titres de toutes ces fresques; il faut me borner à vous en citer les sujets et les auteurs.

Nous voici cependant arrivés au mur du nord, où commencent, à gauche, les fresques de Buffalmacco; d'abord la *Création*, puis la *Mort d'Abel*, puis la *Construction de l'Arche*, dont nous vous donnons la gravure avec ce numéro.

Vous y remarquerez, mesdemoiselles, un grand respect de la tradition historique, une bonne foi admirable dans tous les détails, et une grande naïveté qui n'est déjà plus de l'ignorance. Si les formes sont un peu anguleuses et les mouvements un peu raides, si la perspective est encore inconnue, si l'ange qui descend sur sa nuée tient encore à la main la bandelette où se lit son discours, les figures sont expressives, les personnages se groupent et s'agitent. La vie enfin circule, la peinture n'a plus rien d'immobile ni de glacé. Déjà nous avons bien dépassé Cimabué. On sent que Giotto, le véritable réformateur de la peinture en Italie, a paru.

Buffalmacco vécut de 1260 à 1340, Giotto de 1276 à 1380. Ces deux maîtres étaient donc contemporains. Buffalmacco même était l'aîné, comme on le voit d'après les dates; pourtant on est accoutumé à le regarder comme postérieur à Giotto, peut-être parce qu'il est moins connu comme rénovateur de l'art.

On le confond parfois avec Pietro d'Orviète, qui parut environ trente ans après lui, et, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, quelques-unes des belles fresques du cimetière de Pise sont attribuées à ce dernier.

De Buffalmacco nous avons encore, au Campo-Santo, le *Couronnement de Marie*, à moitié ruiné. Viennent ensuite les vingt-trois tableaux de Benozzo Gozzoli, qui terminent la décoration du cimetière, et continuent la série de tableaux bibliques commencés par Buffalmacco.

Benozzo Gozzoli est élève de Fra Angelico de Fiesole. Ses fresques furent exécutées de 1469 à 1485. Un siècle entier le sépare donc de Buffalmacco. Ce n'est plus Giotto qui est le maître de la peinture en Italie, c'est Masaccio. Aussi, malgré le sentiment général qui rattache Benozzo Gozzoli à ses devanciers, on sent qu'il sait ce que cherchaient les autres; son génie n'est plus seulement naïf et austère, il est facile et pittoresque. Toutefois, les anachronismes de costumes conservent à ses peintures l'aspect général des maîtres primitifs.

Je crois qu'on peut regarder Buffalmacco comme le plus ancien et le premier des maîtres qui firent entrer la peinture au Campo-Santo. Les sujets qu'il

peignit certainement, la *Création*, la *Mort d'Abel* et l'*Arche*, durent ouvrir la série des fresques qui racontent l'histoire sacrée. Giotto illustra, vers le même temps, les murs du cimetière de Pise avec les *Infortunes de Job*. Orgagna est postérieur de plusieurs années à Buffalmacco et à Giotto; viennent ensuite, entre ces anciens maîtres et Benozzo Gozzoli, les auteurs de la *Vie de saint Renier* et de *saint Ephèse*, Simon Memmi, Antonio Veneziano, et Spinello d'Arezzo, tous élèves de Giotto.

Je vous l'ai dit, mesdemoiselles, le caractère général de ces peintures est, avec une grande énergie, une foi naïve et ardente; on sent que les premiers maîtres de l'art peignaient avec leur âme et rendaient, sans parti pris, leurs propres impressions. Si les patriarches sont vêtus de robes brodées de fleurs de lis, comme celui de notre gravure, c'est que Buffalmacco en faisait, assez judicieusement, un noble, un prince, un grand seigneur. Si les démons ont une figure grotesque autant que terrible, c'est que les peintres les voyaient ainsi quand ils rêvaient des terreurs de l'enfer.

Spinello Spinelli, d'Arezzo, dont je vous citais le nom tout à l'heure, peignait une *Chute d'anges* dans une église d'Arezzo, sa patrie. Pour exalter la haine qu'on doit avoir du crime des anges déchus, il épuisa sur son Lucifer tous les traits de l'horrible. Mais bientôt, en peignant l'esprit des ténébres, le pauvre artiste finit par s'halluciner lui-même. Satan prit un corps modelé sur la forme qu'il avait dans son tableau et hanta son sommeil. Spinello crut le voir toutes les nuits et l'entendre lui demander pourquoi il l'avait ainsi défiguré... Alors il hésita entre la peur du diable et la voix de sa conscience, qui lui commandait de vouer à l'exécration l'ange des ténébres. Un jour, il ôta au monstre une hideur; le lendemain, il la reproduisit plus vive; finalement, il languit et mourut dévoré par son rêve, d'autres disent emporté par son diable.

Cette anecdote me rappelle, mesdemoiselles, que je ne vous ai donné aucuns détails biographiques ni sur Buffalmacco, ni sur Giotto, ni sur Andrea Orgagna. C'est que leurs œuvres ont laissé plus de traces que leurs vies.

On sait pourtant que Giotto était un petit père des environs de Florence, qui dessinait sur un mur le profil d'une de ses brebis, lorsque Cimabué le vit, le remarqua et l'emmena pour en faire un peintre. On sait aussi qu'il fut le premier des portraitistes, et que nous lui devons le portrait du Dante.

Buffalmacco, lui, était né à Florence vers 1262. Son père se nommait Christophe, et le surnom de *Buffalmacco* fut donné au peintre à cause de son esprit bouffon et de ses saillies, si jolies que Boccace les recueillit. Les surnoms sont fréquents en Italie. C'est ainsi que, plus tard, on donna le surnom de *Cronaca* ou *Chroniqueur*, à l'architecte de la belle corniche du palais Strozzi, parce qu'il était fécond en anecdotes sur l'histoire de son temps.

Mais Buffalmacco, mesdemoiselles, qu'on appelle aussi *Buonamico*, n'était pas seulement un joyeux compagnon et l'un des grands peintres de son temps; il était poète, il était sculpteur, il était architecte. J'ajouterai qu'il fut bon patriote; on raconte qu'un personnage puissant d'Arezzo l'ayant fait venir pour orner son palais, voulut le contraindre à humilier sa

patrie en représentant l'aigle Arétin vainqueur du lion de Florence. L'artiste, au contraire, peignit le lion écrasant l'aigle, puis s'enfuit, car en ce temps-là si l'on avait de l'audace avec les puissants, il fallait aussi avoir de la prudence.

Je vous disais que Buffalmacco fut poète, architecte et sculpteur. Giotto et Orgagna aussi taillèrent des statues et élevèrent des monuments. C'est un des caractères les plus saillants et les plus puissants de la renaissance, que cette aptitude générale d'un même esprit à toutes les sciences ou à tous les arts qui se complètent.

On ne connaissait pas alors ces spécialités multiples qui devaient augmenter tous les quarts de siècle, et qui encombrant aujourd'hui toutes les branches des connaissances humaines. Ces vastes génies, qui étaient comme des encyclopédies vivantes de la science et de l'art de leur temps, auraient souri de pitié si on leur avait dit que tel peintre serait paysagiste et ignorerait l'art de grouper les figures; que tel autre serait peintre de genre et ne saurait que faire d'un sujet historique; que celui-ci, enfin, peindrait des vaches admirablement et resterait impuissant à faire le berger.

Au treizième siècle, mesdemoiselles, vous serez peut-être étonnées d'apprendre que le même homme était à la fois poète et mathématicien, théologien et philosophe... Que dis-je! théologien et alchimiste, docteur en Sorbonne et grand-maître ès-sciences occultes!

Maître Albert, dont les ignorants ont fait un sorcier sous le nom de Grand Albert, fut moine, maître du sacré palais, à Rome, sous le pontificat d'Alexandre IV, puis évêque de Ratisbonne. Il eut saint Thomas d'Aquin, le fondateur de l'ordre des Dominicains, pour son élève. Raymond Lulle, un Espagnol majorquin, qui, dit-on, fit l'or avec lequel furent frappés les premiers nobles à la rose, en Angleterre, fut martyrisé en Afrique par les Maures, parce qu'il confessait Jésus-Christ. Roger Bacon, l'inventeur de la chambre obscure, du télescope, de la poudre à canon et le plus habile mécanicien de son temps, était moine à Oxford, et passait aussi pour alchimiste.

Puisque je suis sur le chapitre des savants contemporains de nos premiers peintres, peut-être ne servent-ils pas fâchées, mesdemoiselles, de savoir où en était la science au temps de Cimabué.

Il y avait alors un Florentin nommé messer Brunetto Latini, qui réunissait en sa cervelle toute la science de son temps. C'était le *compendium* de toutes les universités du monde. Car, en ce temps-là comme aujourd'hui, bien plus qu'aujourd'hui, les savants voyageaient.

L'imprimerie ne divulguait pas les découvertes de l'esprit humain à des milliers d'exemplaires; les chemins de fer ne les portaient pas à toutes les extrémités du monde. Enfin, le télégraphe électrique n'existait pas.

Je ne crois pas inutile, mesdemoiselles, de vous faire observer ce petit détail, car dans quelques années nous ne croirons plus même à notre vieux télégraphe à grands bras, ni aux diligences Laffitte et Caillard.

Mais si je mets une parenthèse dans une parenthèse, assurément je n'en finirai pas. Donc, revenons à Brunetto Latini, notre savant docteur, qui avait été

chercher dans tous les coins de l'univers, à Paris, en Allemagne, en Orient et ailleurs, une certitude, une opinion et des renseignements sur toutes choses.

Il publia, je veux dire il écrivit un gros livre sur l'histoire naturelle, la cosmographie, la géographie, etc., une encyclopédie du monde des croisades; ce livre fut nommé *le Trésor*, comme une source inépuisable de richesses scientifiques.

Or, on y voyait, en fait d'histoire naturelle, beaucoup de détails sur la vie et les mœurs des basilics, des dragons, des licornes, des sytalis, enfin de toutes ces bêtes merveilleuses qui logent au Gévaudan ou au pays d'Utopie; en fait de géographie, des descriptions du royaume du prestre Jehan et de l'empire de Magog, deux pays qui se sont toujours trouvés, même en ce temps-là, bien plus loin que les colonnes d'Hercule ou le bout du monde; enfin, en cosmographie, les erreurs les plus grossières...

Eh bien! à côté de tout cela, il y avait comme des traits de lumière... L'immobilité des erreurs semblait s'animer sous les hypothèses du docteur florentin, comme les vierges de Cimabué sous les plis raides de leurs robes byzantines. Brunetto soupçonna que la terre pourrait bien être ronde... Il ajoute que rien n'est plus incliné à tourner que les choses rondes...

Allons, saluez, mesdemoiselles! Brunetto Latini fut le maître du Dante, comme Cimabué celui de Giotto. Galilée n'est pas loin et Raphaël va venir!

Tous les arts se tenaient alors, comme toutes les sciences, et c'est peut-être de là que viennent les nombreux chefs-d'œuvre de la renaissance. Quand nous toucherons à Léonard de Vinci et à Michel-Ange, nous verrons bien d'autres merveilles. Comment, en effet, ces vastes esprits, ces génies puissants, pour lesquels l'art était un dans ses diverses manifestations, n'auraient-ils pas produit des œuvres plus complètes et plus parfaites que ces spécialistes de nos jours, qui concourent à une œuvre commune sans s'entendre les uns les autres, plus que les ouvriers de la tour de Babel.

Vous voyez les monuments qui s'élèvent manquer d'harmonie, de style, de cachet personnel surtout. Comment pourrait-il en être autrement? L'architecte, le peintre, le sculpteur partent généralement d'un idéal absolument différent; leurs études, d'ailleurs, n'ont pas embrassé un ensemble assez vaste pour qu'ils puissent concevoir un tout homogène.

Pour en revenir à nos vieux peintres du cimetière de Pise, ils laissèrent tous des statues comme des tableaux, et les monuments qu'ils ont élevés existent encore dans leur splendeur. On doit à Buffalmacco une église dont il m'est impossible aujourd'hui de retrouver le nom; à Giotto, le beau campanile du dôme de Florence, cette merveille du gothique italien que Charles-Quint voulait couvrir d'un étui; une partie du dôme de Florence, *Santa Maria dei fiori*, et notamment l'ancienne façade qui a été détruite et qui est encore à reconstruire; à Andrea Orgagna, divers monuments ou parties de monuments, et particulièrement la célèbre *loggia dei Lanzi*, sur la place du Palais-Vieux, à Florence.

La *Loggia dei Lanzi* ou loges des Lances est ainsi nommée parce qu'elle servit de corps de garde aux lansquenets des Médicis; mais lorsqu'elle fut élevée par Orgagna, en 1355, elle avait une destination plus noble. La république florentine se gouvernait alors

par des comices populaires; la loggia d'Orgagna était destinée à leur convocation.

La place du Grand-Duc ou du Palazzo vecchio servait de forum à Florence; la loggia d'Orgagna, qui ouvre, à droite du vieux palais de la Seigneurie, ses larges arcades, était comme les rostrès où venaient haranguer les tribuns. Cette loge, au caractère noble, puissant et fier, est bien l'un des plus beaux et des plus purs monuments du génie florentin. Je ne puis, mesdemoiselles, entrer dans le détail des richesses sculpturales qui la remplissent ou l'entourent; hélas! il me faudrait écrire plusieurs volumes si je voulais seulement vous énumérer les chefs-d'œuvre que contiennent ceux des monuments de Florence que j'aurai à vous nommer. Qu'il vous suffise de savoir aujourd'hui que Benvenuto Cellini, Jean de Bologne, Donatello, Michel-Ange se rencontrent là.

Le campanile de la cathédrale, un prodige d'architecture qui, depuis cinq siècles, n'a rien perdu de son élégance ni de sa solidité, est, plus encore que le dôme, le type du goût florentin pour la marqueterie de marbre dont nous avons déjà vu un exemple à la cathédrale de Pise. Imaginez-vous, mesdemoiselles, un campanile de 250 pieds de haut, entièrement et symétriquement revêtu de marbres blancs, rouges et noirs, qui font mosaïque tant ils sont bien joints. Ce colossal bijou est brodé de seize statues et de cinquante-quatre bas-reliefs qui pourtourneront les étages et racontent l'histoire des inventions de l'esprit humain, depuis la création et les premiers âges, selon les traditions de la Bible, jusqu'au triomphe des arts libéraux en Grèce, avec Phidias, Apelles, Orphée, Platon et Ptolémée. Notez qu'alors Florence, républicaine, était gouvernée par les corps de métiers.

Plusieurs de ces bas-reliefs sont de Giotto, et il a donné le dessin de quelques autres.

La loge des Lances, le Palazzo vecchio et le campanile de Florence, bâtis vers le même temps, montrent bien quelle différence le génie florentin faisait entre l'architecture civile et l'architecture religieuse. Ici, un caractère général de force et de solidité austère. Là, les recherches raffinées de la bijouterie la plus riche. C'est que la guerre en permanence menaçait sans cesse les palais, tandis que la religion toute-puissante couvrait les églises d'une égide inattaquable.

Je vous ai menées à Florence, mesdemoiselles, et certes nous y trouverons bien des œuvres de nos peintres primitifs. Il n'est pas d'église, pas de couvent qui ne possède un spécimen des œuvres de Giotto, de Buffalmacco, d'Orgagna, de Memmi, de Pierre d'Orvieto, d'Antonio Veneziano, de Spinello d'Arezzo, de Francesco da Valterra, de Benozzo Gozzoli et de tous nos vieux maîtres du cimetière de Pise. Mais, en aucun lieu, comme au Campo-Santo, ils ne se trouvent réunis et bien encadrés par les souvenirs de leur siècle. Et puis ici, les merveilles de leurs successeurs les écrasent.

D'ailleurs, c'est à Florence que l'art, soudainement éveillé par Giotto, s'est développé avec une rapidité prodigieuse. J'aurai bien assez de choses à vous dire sur Fra Angelico de Fiesole, Masaccio, Ghirlandajo et tant d'autres.

Aujourd'hui, retournons à Pise, s'il vous plaît. Allons chercher dans les fresques de Buffalmacco le respect de la tradition et les efforts vers les nouvelles tendances de l'art qui prend enfin la nature pour mo-

dèle ; dans celles de Giotto la vie circulant, les groupes se composant et s'animent , la grâce enfin, promettant Raphaël, comme dans celles d'Orgagna la sauvage énergie et l'austère grandeur, annoncent Michel-Ange.

Regardez votre gravure, mesdemoiselles ; vous y verrez d'abord, comme caractère distinctif du temps, deux épisodes : la construction de l'arche qui tient presque tout le tableau, puis dans le coin, à gauche, un ange annonçant le déluge à Noé, qui écoute avec un étonnement mêlé d'effroi. Ce Noé tourne précisément le dos au Noé qui commande aux travailleurs. La charpente de l'arche et les femmes du quatrième plan vous prouveront, qu'au temps du Buffalmacco, on ignorait encore les lois de la perspective, et, bien que les mouvements des personnages soient naturels, vous comprendrez cependant que l'anatomie avait encore bien des secrets à révéler. En revanche, vous verrez qu'on sciait le merrain en ce temps-là comme aujourd'hui.

Les costumes sont ceux des Pisans du treizième siècle, sauf celui de Noé, emprunté sans doute aux vieilles images. Il en est de même pour toutes les peintures du Campo-Santo ; la fidélité du costume est venue tard en peinture comme au théâtre ; Paul Véronèse, au seizième siècle, habillait les personnages de ses *Noces de Cana* à la mode des Vénitiens, ses contemporains, comme vous pourrez le voir si vous allez au musée du Louvre.

Le Louvre, mesdemoiselles, ne possède aucun tableau de Buffalmacco ni d'Orgagna. Mais vous y trouverez une œuvre capitale de Giotto et plusieurs tableaux de son école. Vous y trouverez aussi un gradin d'autel divisé en trois compartiments, de Taddeo Gaddi, peintre et architecte, élève de Giotto, qui termina le campanile de Florence ; les portraits de Giotto, de Donatello, de Brunelleschi, de Giovanni Manetti par Paolo Uccello (1), qui nous a légué, sur un même cadre et sur un même fond d'or, les images des maîtres les plus illustres de son temps ; une vaste composition de Benozzo Gozzoli, le *Triomphe de saint Thomas d'Aquin* ; un beau tableau de Fra Angelico de Fiesole. Mais n'anticipons pas.

Le tableau que nous avons de Giotto est peint sur fond d'or, et représente *saint François d'Assise recevant les stigmates*.

Comme beaucoup de tableaux de cette époque, il contient plusieurs épisodes ; mais alors ils ne sont plus confondus dans l'ensemble comme chez Orgagna et Buffalmacco. Ils se groupent au bas du sujet principal en une série de petits cadres. Ainsi, nous voyons ici que le tableau proprement dit représente le saint recevant les stigmates, et que les personnages sont presque de grandeur naturelle, tandis que les trois épisodes qui racontent la légende de la fondation de l'ordre des frères mineurs, sont du tiers plus petits. Il en est de même dans le beau *Couronnement de la Vierge* de Fra Beato Angelico.

La peinture du moine de Fiesole a un cachet si particulier, si profondément religieux et céleste, qu'elle ne tient, pour ainsi dire, à rien de ce qui la

(1) Encore un surnom. Ce peintre aimait les oiseaux. Il se nommait Paolo Dono ; on l'appela l'*Uccello*, l'*Oiseau*. C'est Paolo l'Uccello qui, aidé du mathématicien Giovanni Manetti, appliqua les lois de la perspective à la peinture.

précéda ni de ce qui la suivit. Cimabué est bien dépassé. Giotto n'est pas atteint, ou, du moins, les tendances du moine sont si différentes des siennes, qu'on ne peut établir aucun parallèle. Mais il faut savoir se borner ; je ne vous parlerai pas aujourd'hui de l'Angelico, quoique je veuille attirer votre attention sur le *Triomphe de saint Thomas d'Aquin*, de Benozzo Gozzoli, son élève.

Ce tableau est une sorte de résumé qui expose, mieux qu'un long récit, l'histoire intellectuelle du temps.

La composition se divise en trois parties : dans la partie supérieure est Jésus-Christ glorieux et environné de chérubins ; saint Paul et Moïse occupent sa droite et sa gauche ; devant eux écrivent les quatre évangélistes, et ces paroles se lisent aux pieds du Sauveur : *Bene scripsisti de me, Tomma*.

Dans la partie du milieu, saint Thomas, l'élève d'Albert le Grand, le fondateur de l'ordre de Saint-Dominique, et l'illustre auteur de la *Somme*, est assis entre Aristote et Platon. Il tient plusieurs ouvrages sur ses genoux. Sous ses pieds est étendu son rival, le grand docteur de l'université de Paris, Guillaume de Saint-Amour.

Dans la partie inférieure du tableau, — remarquez que cette partie semble représenter le triomphe du saint sur la terre, tandis que les deux autres font remonter sa gloire jusqu'aux hauteurs de l'intelligence et de la philosophie, puis jusqu'au Christ, jusqu'au Saint des saints lui-même, — en bas donc, nous voyons le pape Alexandre IV assis sur un trône et assisté par deux cameriers, président, en 1256, l'assemblée d'Anagni, tenue au sujet des ordres mendiants, attaqués par Guillaume de Saint-Amour, et défendus par saint Thomas d'Aquin. Saint Thomas, le docteur *Angélique*, comme on l'appela, est le moine assis sur le premier plan et vu de dos ; saint Bonaventure est à côté de lui. Les cardinaux Hugues de Saint-Cler et Jean des Ursins, séjournant près du pape, et autour d'eux se groupent l'évêque de Messine et Albert le Grand, maître du sacré palais, puis Humbert de Romans, et les docteurs Pierre et Jean, députés au pape par le roi saint Louis.

Ce tableau, peint en détrempe sur panneau, car jusqu'alors la peinture à l'huile n'était point connue, fut fait pour le dôme de Pise, et y resta longtemps derrière le siège de l'archevêque. Nous le devons à l'empereur Napoléon I^{er}.

Mais avant de quitter Pise, mesdemoiselles, je veux vous parler de son école de sculpture qui fut la véritable rénovatrice de l'art en Italie. La sculpture moderne est née à Pise en 1218, sous les mains de Nicolas de Pise, qui, le premier, découvrit les beautés de l'antique, et s'en inspira.

Les sculpteurs, en ce temps-là, comme les peintres, étaient aussi architectes. Nicolas de Pise, auquel on doit les chaires de Pise et de Sienne, l'église de Santa-Trinita, à Florence, et qui fut le Cimabué de la sculpture, est le père de Jean de Pise, qui construisit le Campo-Santo, tandis qu'Arnolfo di Lapo, le second maître de l'architecture florentine, élevait le Palais-Vieux, commençait le dôme de Florence, Santa-Maria dei Fiori, construisait Santa-Croce, ce Panthéon chrétien de l'Italie, et donnait enfin la première impulsion aux travaux que continuèrent Giotto, Orgagna, Taddeo Gaddi et Brunelleschi, l'illustre constructeur

de la coupole de Florence et de tant d'autres chefs-d'œuvre.

André de Pise, l'auteur d'une de ces portes du baptistère de Florence que Michel-Ange disait faites pour être celles du paradis, parut en même temps qu'André Orgagna — dont l'œuvre sculpturale la plus importante est le tabernacle de l'église San-Michele — et que Jacques de la Quercia, sculpteur siennois. Mais tous furent dépassés par Laurent Ghiberti, sculpteur, peintre, architecte et orfèvre.

C'est une chose à remarquer que presque tous les artistes de ce temps sortirent des corps de métiers, et particulièrement de l'orfèvrerie; ainsi Orgagna, Brunelleschi, Ghiberti, Luca della Robbia, Ghirlandajo, André del Sarte, Benvenuto Cellini, et bien d'autres, commencèrent par être orfèvres.

Laurent Ghiberti est l'auteur des plus belles portes du baptistère de Florence; Donatello apparut presque en même temps, et fut le grand matérialiste de la sculpture, celui qui chercha la forme avant l'idée, qui modela la chair comme les anciens. Lucca della Robbia, un des plus féconds, des plus purs, des plus excellents artistes de ce temps merveilleux, a travaillé surtout la terre vernissée, la faïence, et ses madones et ses saints colorés semblent vivre au fond des chapelles ou sur la frise des édifices.

Mais nous voici déjà loin de nos vieux maîtres du Campo-Santo et des sculpteurs contemporains. J'en

étais tout à l'heure à l'enfance de l'art, et maintenant voilà que j'approche de son apogée. Comme je le disais plus haut, mesdemoiselles, il faut savoir se borner.

Aujourd'hui, restons à l'aurore de ce soleil qui luit encore sur le monde artiste. Représentons-nous l'Italie du moyen âge, encore demi-barbare et déjà inspirée pourtant de ce souffle divin de l'intelligence et de l'art qui ne pouvait s'éteindre dans cette contrée pleine des trésors de l'antique. Regardons, peu à peu, la lumière percer les nuages, la vie animer les figurines maigres et raides des sculpteurs gothiques, ou des peintres byzantins, les beaux modèles de l'architecture grecque se marier, sous la main des architectes, aux formes romanes et aux ogives gothiques.

Résumons-nous enfin. C'est l'architecture qui, la première, donna signe de vie, lorsque Buschetto construisit le dôme de Pise. La sculpture vint ensuite avec André de Pise. Puis Cimabué donna une première impulsion à la peinture, qui ne produisit plus que des images de missel. Giotto, enfin, et avec lui tous les peintres du Campo-Santo, créèrent, en Toscane, une véritable école de beaux-arts, et furent les promoteurs réels de la Renaissance qui, tout à coup, et comme par enchantement, sembla se faire de toutes parts.

CLAUDE VIGNON.

BIBLIOGRAPHIE

DERNIERS SOUVENIRS

DU

COMTE JOSEPH D'ESTOURMEL.



On se plaint souvent que l'art de causer s'en va, mais voici un aimable causeur qui a écrit au courant de la plume les souvenirs que lui ont laissés les dix dernières années, et, pour nous distraire un moment des préoccupations présentes, nous ne pouvons mieux faire que de glaner à sa suite, et de rire un peu des masques, moitié tragiques, moitié burlesques, qui ont occupé la scène, particulièrement au temps de notre éphémère République. Le livre de M. d'Estourmel est un délassement comme le serait une visite aimable d'un spirituel ami, qui instruit tout en souriant, et grave avec une parole légère un long souvenir.

« 25 février 1848. Un soleil de mai! toute la population de Paris est dehors; elle va se promener, regarder les barricades. Une chose digne de remarque (peut-être aussi de pitié), c'est que tout lui fait spec-

tacle. De jolies femmes se hissent sur ces monceaux de pavés roulants; moi-même, je veux voir, et des hommes qui m'auraient tiré, hier, des coups de fusil, me tendent la main pour m'aider à monter. J'entre aux Tuileries, je passe ces portes, closes pour moi depuis dix-huit ans; je lis, inscrit sur les vitres : *Mort aux voleurs!* C'est toujours bon à afficher. Cela me rappelle le mot du prince de Ligne : On en pend quelques-uns pour persuader aux autres qu'ils sont honnêtes.

» Le risque d'être étouffé m'empêche de pénétrer dans les appartements. Au dehors, des nuages de papiers s'échappent des croisées à travers les airs. Un spectateur, auquel je m'informe d'où ils proviennent, me répond : « C'est qu'on fait le dépouillement des archives. J'en ramasse un fragment : c'est un compte de cuisine!

» La voie publique, les boulevards surtout, sont dévastés. Le peuple a usé et abusé de ce qu'il regarde comme à lui : la rue. Je lisais dernièrement dans une description de Paris : « Les arbres séculaires de nos boulevards sont un objet d'admiration pour les étrangers, et de respect pour les Parisiens. » Je ne suis pas frappé du respect. La plupart de ces arbres

sont aujourd'hui coupés au pied et couchés en travers, obstruant le passage. Les deux rangs de guérites qui bordaient les contre-allées sont renversées; plus un seul banc, plus un parapet, plus un garde-fou. Tout ce qui était fer a été arraché, ce qui était bois a été brûlé. Le peuple, avec cet admirable bon sens qui le caractérise (phrase obligée; ici elle rencontre juste), montre son discernement dans ses excès mêmes. Ainsi chacun démolit de préférence, suivant sa profession, et avec l'arrière-pensée de se préparer de l'ouvrage: le maçon s'en prend aux moellons, le serrurier aux grilles et aux balustrades; le vitrier casse les vitres, et aux Champs-Élysées, des rempailleurs brûlent les chaises.

» On vit reparaitre sur les murs l'inscription: *Liberté, Égalité, Fraternité*. Ces trois mots ont affriandé bien des gens, et l'engouement qu'ils excitent rappelle l'exclamation d'un pauvre hère qui regardait à travers les vitres l'étalage gastronomique de Chevet, et disait en soupirant: « Les truffes! c'est si bon! et dire que je n'en ai jamais goûté! » Je suis au même point pour la liberté, la fraternité et l'égalité. Je les trouve certainement excellentes, mais je ne sais quel goût elles ont. Enfin, on assure que nous allons en goûter à satiété.

» On ferait un chapitre divertissant de la manière dont quelques domestiques comprennent des commissions et estropient des noms. L'hiver dernier, on avait envoyé, de l'ambassade de Naples, me prévenir qu'on danserait le soir chez la duchesse de Serracapriola. Le message me fut ainsi rendu: « On est venu inviter monsieur à la soirée des cabrioles. Chez Mézi, lorsqu'il était directeur des postes, on annonça M. Pozzo di Borgo: Le maître de poste de Bordeaux. Aujourd'hui nous devons avoir les Puritains. « Allez voir sur l'affiche si on les donne, dis-je à mon portier. Il est revenu: « Monsieur, on n'en donne qu'un. — Un puritain? — Oui, monsieur. Et, en effet, l'affiche portait *I Puritani*.

» Dès le commencement de l'année, une dame m'avait proposé, pour mes étrennes — et mes dix francs — un billet de bal au profit de la colonie agricole de Petit-Bourg. Je cherchais des défaits. « On dit que cet établissement va mal. — Raison de plus pour l'encourager. — A aller mal? — Non, à aller mieux. J'avais fini par accepter le billet, et c'était ce soir son échéance. Je me suis trouvé dans la salle de l'Opéra-Comique à peu près seul de ma connaissance, au milieu de deux mille personnes; quelqu'un est venu m'aborder amicalement. Sa figure ne m'était pas inconnue, mais dans l'impossibilité où je me suis trouvé de mettre le nom sur cette figure, voulant toutefois répondre à sa politesse, je lui ai demandé, comme l'empereur Napoléon en pareil cas: — Comment va madame? Et il m'a répondu qu'il était veuf. Cette locution impériale s'explique tout naturellement par l'ignorance ou l'oubli du nom de la personne à qui elle s'adresse. L'impératrice Marie-Louise en employait un autre qui pouvait passer pour un germanisme. Deux fois, à une année de distance, en faisant son cercle, elle daigna s'arrêter devant moi, et, après un moment d'hésitation, elle m'adressa les paroles suivantes: « Vous êtes à Paris, monsieur? » espèce d'interrogation à laquelle j'éprouvais un peu d'embarras à répondre, parce qu'un fait de cette évidence ne me semblait pas devoir impliquer con-

firmation, et me rappelait la repartie d'un de mes amis à une dame qui, le voyant entrer chez elle, lui disait: « Est-ce vous? » et qui, trouvant niais de répondre: Oui, préféra la négative: « Non, ce n'est pas moi! » L'Empereur disait donc: « Madame » tout court, parce qu'il ne se souvenait pas du nom du Monsieur. *Madame votre femme* lui aurait probablement paru une expression bourgeoise, et pourtant on s'en servait dans le beau siècle, et nous la retrouvons sous les meilleures plumes, mais aujourd'hui on y met plus de façons.

» Cette foule ameutée, qui ne sait à quoi se divertir, plante partout des arbres de la liberté, des peupliers, *populus*, l'arbre du peuple! Pour moi, je n'y vois pas d'inconvénient; j'aime le peuple, j'aime la liberté, j'aime aussi les arbres, j'en plante beaucoup... seulement, quand je les plante, je choisis la place. Mais ici on y met moins de façons: on les pique en terre au hasard, au travers des carrefours, au beau milieu des rues, va comme je te pousse, et pousse si tu peux! « Mais vous barrez la chaussée, observait un cocher. — Et à quoi sert-elle? répondit un piéton. Est-ce que les trottoirs ne suffisent pas? »

» Tout à l'heure, en rentrant, j'ai vu des lampions à mes fenêtres. J'ai demandé à mon portier de quoi je m'étais réjoui en mon absence; je pensais que ce pouvait être de la proclamation du roi de Sardaigne. Mais notre bon peuple, tout souverain qu'il est, ne donne point dans la haute politique, et se réjouissait tout simplement d'avoir planté un nouvel arbre de liberté autour duquel il tirait des coups de fusil et brûlait quelques rats de cave. J'ai demandé place au feu et à la chandelle; on m'a laissé approcher, et j'ai vu l'arbre, qui m'a paru assez sec, et auquel j'ai chanté:

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, etc., etc.

» J'allai faire hier une visite à madame Émile de Girardin, et la conversation, qui roulait sur les affaires du temps, avait pris une tournure assez triste; on se disait les orages et les malheurs que pouvait réserver l'avenir, lorsque, élevant la main et les yeux d'un air de confiance, madame de Girardin s'écria: « Il n'y a que celui qui est là-haut qui puisse tirer la France de l'abîme où elle se plonge! — Hélas! oui, repris-je; après tant de déceptions, c'est à lui seul qu'il faut se confier. — Au reste, il ne demandera pas mieux que de s'en expliquer devant vous; vous allez le voir descendre... — Comment! le voir descendre? et de qui parlez-vous, de grâce? — Mais, de mon mari. — Ciel! et moi qui croyais que vous parliez du bon Dieu! »

» Le Champ de Mars est couvert de travailleurs, ou censés tels, qui rabattent les buttes qu'on avait élevées lors de la première fédération. « Quand vous aurez fini ceci, leur demandait un curieux, à quoi vous emploiera-t-on? — Mais je pense, répondit l'un d'eux, que l'on nous fera mettre la Seine en bouteilles. »

» J'avais grand plaisir, dans ma jeunesse, à rencontrer le chevalier de Panat, ce qui m'arrivait fréquemment. Il joignait à des connaissances étendues de l'esprit jusqu'au bout des doigts, y compris les ongles. On n'avait pas plus de malice et de traits pi-

quants dans la conversation ; il faut ajouter qu'il était sale et laid à l'avenant. Tout le monde sait son histoire avec Rivarol, lorsqu'en entrant chez celui-ci, il lui dit : « Je vais jeter ma redingote sur ton lit. » A quoi Rivarol lui répondit : « Et où jetterai-je mon lit ? » Le mot parut si bon au chevalier, que je le lui ai entendu raconter à lui-même.

» Il ne tarda pas à prendre sa revanche, et un jour où Rivarol, dont les prétentions à la naissance prétaient à l'épigramme, se servait de cette locution : « Nous autres gentilshommes, » Panat, se retournant vers les assistants, leur dit : « Voilà un pluriel qui peut paraître singulier. »

» Il avait une bonne histoire d'un chambellan de la princesse Elisa, qui lui détaillait ainsi l'emploi de sa journée : « Des sept heures, et quelquefois avant, je suis là pour mettre tout le monde sur pied et pour que chaque chose soit en ordre au réveil de la princesse. A huit heures, elle fait une première toilette ; puis, elle me permet d'entrer. Elle est bien aise que je ne m'éloigne pas, et je reste à déjeuner. Puis, quand elle se retire dans son intérieur, je m'établis dans le premier salon, et je donne des audiences. Cela me mène tard. Si la princesse sort, je l'accompagne, et je trouve à peine le temps nécessaire pour ma toilette. Vient le dîner : il faut faire les honneurs, puis ensuite arranger les parties, entretenir les visiteurs. La princesse est pleine d'égards pour moi ; je ne puis m'absenter un instant ! Cependant, vers minuit, quelquefois plus tard, elle termine la veillée. Je me retire alors... — Et, bien entendu, interrompit M. de Panat, vous avez là votre appartement, vous y couchez ? — Du tout ! du tout ! je retourne tous les soirs chez moi ! s'écria vivement le chambellan. Moi, coucher là ! j'en serais bien fâché, j'aime trop mon indépendance ! »

» Laborde était un homme parfaitement spirituel, de plus distrait et gourmand. Sa gourmandise n'avait rien d'affecté, mais on prétendait que ses distractions n'étaient pas toujours aussi naturelles. « J'y croirai, disait sa femme, quand je lui verrai prendre des cuisses de poulet pour des ailes. »

» On raconte que notre grand poète, peu avant la révolution de Février, avait écrit le nom de David sur son agenda, sans y rien ajouter, et probablement pour se souvenir de faire du prophète-roi le sujet de quelque méditation poétique. Depuis, ayant affaire journellement à de nombreux solliciteurs, il avait mis leurs noms à la suite, et, lorsqu'il s'était agi d'expédier son travail sur les consulats, il a déchiré la feuille de son calepin pour qu'on copiât les noms des titulaires.

» Le secrétaire a pris David comme les autres, et ne voyant point à côté la désignation du poste, il a cru bien faire de l'envoyer en Amérique. Puis, en rendant compte au ministre, il lui a demandé l'adresse du citoyen David, pour lui expédier sa nomination. M. de Lamartine a voulu d'abord revoir le feuillet qui avait servi d'indication, et, recueillant alors ses souvenirs : « Comment avez-vous été faire un agent consulaire du roi David ? » dit-il à son employé. Celui-ci en a frémi. Un roi consul sous la république, et probablement un roi ivre de sang et d'orgueil ! Il a répondu que la méprise allait être réparée, et, en effet, on a lu peu de jours après, au *Moniteur* : « Le citoyen X... est nommé consul à.....,

en remplacement du citoyen David, appelé à d'autres fonctions. »

» A propos de médisances, on me rapportait aujourd'hui un mot à la fois charitable et malin de l'évêque de Versailles. On parlait devant lui de la figure d'une de ses diocésaines, madame de B.... « Mais, qu'est-ce qu'elle a dans l'œil qui lui donne un regard si désagréable ? on ne s'en rend pas bien compte. — Mesdames, dit malicieusement l'évêque, je crois que c'est une paille. »

» Voici un exemple de mauvais goût. Un journal, rendant compte de l'enterrement de M. de Chateaubriand, qui vient d'avoir lieu à Saint-Malo, nous entretient de l'*élégance* du corbillard et de l'*aspect grandiose* du cortège. Il ajoute que « tous les yeux se sont mouillés, quand, au moment de l'*élévation*, la musique a fait entendre la rêveuse mélodie :

Combien j'ai douce souvenance ! »

« Certes, si l'illustre défunt avait été consulté de son vivant, il eût repoussé, avec ce sourire ironique que nous lui connaissions, la pensée païenne de substituer n'importe quelle mélodie rêveuse à l'*O salutaris Hostia* !

» J'ai trouvé la phrase suivante dans le récit des obsèques de notre pauvre archevêque : « Mgr Affre était exposé sur un lit dans le *style de la Renaissance*, et deux prêtres, placés à ses côtés, priaient avec des larmes dans la voix. »

» On ne peut être trop clair dans ses invitations. Celles de M. Marrast me rappellent l'embarras où je vis une fois mon ami Sainte-A... Il avait dit à un bon Allemand : « Venez donc dîner avec nous, sans façon, en famille, n'importe quel jour. » L'Allemand lui amena le surlendemain, à l'heure du dîner, sa famille, à lui, qui se composait de quatorze personnes.

» L'ère de l'égalité a achevé de donner un essor prodigieux à toutes les vanités. Jadis, on n'attachait pas un si grand prix à de si petites choses. Quelqu'un disait à M. Archambaud de Périgord : « J'ai reçu des marques d'obligeance du prince d'O... Il vient en France ; je voudrais m'acquitter envers lui. — Eh bien ! répondit M. de Périgord, demandez-lui son ordre, ce sera parfaitement empressé de votre part, et, si vous voulez lui faire une politesse encore plus grande, vous n'aurez qu'à le porter. »

» En 1830, après les journées de Juillet, M. Casimir Périer eut à répondre aux exigences populaires. Un jour, en rentrant chez lui, il se trouva serré de près par une foule turbulente. Hommes, femmes criaient : « Nous voulons avoir les droits de l'homme ! » M. Périer, craignant que la retraite ne lui fût coupée, s'adressa aux plus échauffés : « Vous demandez les droits de l'homme ? — Oui ! oui ! — Eh bien ! je vous les accorde ! » Et, à la faveur de la surprise que leur causait une munificence aussi imprévue, et pendant qu'ils pensaient à ce qu'ils pourraient en faire, il s'esquiva. »

Voilà bien des anecdotes, dont la plupart peignent notre temps et ses misères ; nous avons pensé que cette causerie vous distrairait agréablement au milieu des lectures sérieuses que nous vous recommandons, et qui sont toujours bien accueillies par vous. La peinture des mœurs contemporaines n'est pas sans intérêt, même pour l'historien, même pour le penseur.

PHILIPPINE DE DAMPIERRE

I

WINENDAËLE.

Le soleil se couchait au bout de cette longue plaine qui de Bruges s'étend à la mer du Nord, et dont aucun accident, forêt, rocher, monticule, ne vient couper la monotonie. — Les clochers gothiques des villes et des villages, si rapprochés en Flandre, animent seuls ce paysage sévère. — A l'époque où nous parlons, le château de Winendaële, antique résidence des comtes de Flandre, s'élevait non loin de Bruges, et le soleil à son déclin allumait des foyers de lumière dans les vitraux de sa chapelle et dans les fenêtres plombées de la grosse tour de l'ouest. Deux femmes étaient assises auprès de cette fenêtre; elles se ressemblaient, quoique l'une fût au déclin de la vie, et l'autre aux premières années de la jeunesse : c'était le même front, large et noble, mais couvert chez l'une de rides profondes, tandis que celui de la jeune fille était pur et calme comme le front d'un enfant; les mêmes yeux bleus, plus pâles chez celle qui avait vécu et pleuré, plus vifs et plus sombres sous leurs cils bruns chez la jeune fille; le même teint blanc et uni, le teint des races du nord; la même taille haute et svelte. Mais la mère portait dans ses traits et dans son attitude l'empreinte irrécusable de l'âge, des fatigues et des chagrins, et la fille, dans sa beauté innocente, ressemblait à un chérubin descendu sur la terre et s'étonnant qu'on pût y souffrir. Ces deux femmes étaient Marguerite de Luxembourg, comtesse de Flandre, et femme de Guy de Dampierre, et Philippine, la plus jeune et la mieux chérie de ses enfants, fiancée, quoiqu'elle ne fût âgée que de quatorze ans, au prince de Galles, qui fut depuis Edouard II.

Sa mère interrompait souvent son entretien, afin de regarder dans la chambre voisine, où des filles de chambres et des meschines s'occupaient à plier et à placer dans des coffres de voyage des vêtements précieux; elle leur donnait des ordres et semblait se préoccuper beaucoup de ces arrangements.

« Ma bonne mère, lui dit enfin Philippine en lui prenant la main, vous prenez beaucoup de souci.

— C'est la dernière fois, répondit la comtesse, demain, ma pauvre enfant, vous n'aurez plus de mère pour veiller sur vous! demain, vous ne serez plus ici!

— Ma mère, dit Philippine en passant ses bras autour du col de la comtesse, on dit que je serai reine d'Angleterre et une bien grande dame, mais j'aurais préféré rester auprès de vous, pour vous consoler de vos chagrins et vous réjouir en l'absence de mon père et de mes frères! Hélas! vous n'aurez plus d'en-

fant avec vous, excepté ma sœur Isabelle, qui s'en ira aussi!

— C'est la volonté de Dieu et de votre père, mon enfant, il faut se soumettre. Les reines et les princesses ont plus de peine que les autres mères, en quoi elles ressemblent à la divine Mère sous la croix. Vous aussi, ma Philippine, vous tremblerez pour vos fils dans les batailles, et vous penserez à vos filles, mariées bien loin de vous...

— Ma mère, je reviendrai! s'écria Philippine. Oh! j'obtiendrai du prince Edouard qu'il me ramène vers vous, mère bien-aimée! nos vaisseaux de Damme cinglent si vite vers l'Angleterre! je n'aurai pas de peine à faire ce voyage.

— Oui, ma fille, je l'espère, vous reviendrez, mais, avant que d'aller en Angleterre, vous ferez un autre voyage qui me glace d'effroi.

— Quoi! chère mère, vous avez peur de me voir aller à Paris, auprès de mon parrain le roi Philippe? mais n'est-il pas le suzerain, l'ami, l'allié de mon père? mais je pense qu'il me fêtera grandement, lui et ma belle parente, la reine Jeanne...

La comtesse secoua la tête en entendant ces mots pleins de la crédule confiance de la jeunesse, et elle répondit tristement : — Le roi Philippe ne m'inspire nulle confiance, car je crois son cœur rempli de malice et de trahison. Depuis longtemps il convoite la Flandre, il pense que ce beau pays et ces nobles villes seraient un brillant joyau de plus à la couronne de France, et je pense qu'il ne peut voir sans déplaisir votre mariage, qui donne à la Flandre un si puissant allié que le roi d'Angleterre. Me pardonne Dieu si je juge avec témérité, mais mon âme est pleine d'inquiétude et de soupçon, et je serais plus rassurée, ma fille, si je vous savais errante sur la mer en fûreau, que livrée au roi Philippe, dans sa ville de Paris.

— Mais je ne vais pas seule : mon père, deux de mes frères et une grande chevauchée m'accompagnent.

— Aussi, je crains pour ton père, pour tes frères et pour toi!

Philippine ne répondait pas, elle pleurait : sa mère lui prit la main, en disant :

— Allons à la chapelle, nous prions Dieu et sa sainte Mère : *Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre!*

II

LE SUZERAIN.

Huit jours après, les curieux et les badauds, qui toujours ont fleuri en grand nombre dans la bonne

ville de Paris, se rassemblaient dans les rues de la cité, afin de voir le somptueux cortège du comte de Flandre et de la future reine d'Angleterre. Aucune nation n'égalait alors les Flamands en richesse et en élégance; on s'attendait à des merveilles, et l'attente ne fut pas trompée. Le peuple de Paris admira les musiciens en robes écarlates, qui ouvraient la marche, puis les nombreux serviteurs et les écuyers qui précédaient les barons et les chevaliers; ceux-ci étaient les héritiers des plus beaux noms de Flandre, et la splendeur de leur équipage annonçait les plus grands seigneurs du plus riche pays de l'Europe. Ils montaient de hauts destriers, caparaçonnés de housses blasonnées; leurs brillantes armures étaient dorées, et leurs casques ornés de plumes et de lambrequins qui paraissaient empruntés à la parure de guerre des anciens Scandinaves. — Des pages habillés à leurs couleurs portaient leurs armes. Au milieu de cette troupe brillante s'avancait le vieux comte, vêtu d'une longue robe de velours noir sur laquelle tombaient les flots de sa barbe blanche. Ses cheveux blancs s'échappaient de sa toque, qui était entourée de la couronne comtale. Le peuple, qui savait que ce vieillard avait été un des compagnons d'armes de saint Louis, à la Mansourah, criaient: Noël! Noël! sur son passage. A la droite de Guy de Dam-pierre, monté sur un cheval barbe d'un prix inestimable, venait Philippine, qui, timide sous tant de regards, baissait les yeux et essayait de ramener sur son visage les plis de son voile. On l'applaudissait pour sa jeunesse et sa bonne grâce, et les hérauts répondaient aux cris de: Noël et longue vie! par d'abondantes largesses.

Le cortège arriva en bon ordre au Palais, que Philippe le Bel habitait de préférence, et qui élevait entre ses grosses tours, bâties par Philippe-Auguste, la flèche aérienne de la sainte Chapelle, fondée par saint Louis. Le comte et sa fille mirent pied à terre devant les degrés, et les officiers du roi introduisirent en présence de son seigneur suzerain le plus puissant de ses vassaux. Philippine tremblait en traversant la vaste salle aux murs fleurdelisés, remplie de pages, de serviteurs du roi en longue robe et en cuirasse, foule bigarrée et mouvante qui reculait devant elle, et lui laissait voir, assis sous le dais, dans la majesté royale, Philippe le Bel. Dans son trouble, elle ne vit pas le mâle visage du roi, ni sa noble stature; elle s'inclina avec un geste soumis, comme pour embrasser les genoux de celui en qui elle rêverait à la fois la dignité du sceptre et des droits presque paternels. Le comte Guy prit la parole et dit: — Cher sire, voici ma fille, votre cousine et filleule, que moi et les bonnes gens de mes villes de Flandre avons promise au roi d'Angleterre pour son fils. Elle n'aurait pas voulu partir sans prendre congé de vous.

Le visage de Philippe avait pris une expression dure et sévère: il regarda sans émotion ni pitié ce vieillard à qui son saint aïeul avait donné le nom d'ami et de frère d'armes, cette enfant pour qui il s'était engagé devant Dieu, et qui, tous deux, venaient vers lui avec tant de confiance. Après un instant de silence, prenant la parole, il dit d'une voix brève:

— Au nom de Dieu, sire comte, je pense que votre fille n'a point fait une alliance si préjudiciable à

nous et à notre royaume sans votre ordonnance! Mais il n'en ira pas ainsi, car vous avez traité avec mon ennemi sans m'en prévenir et sans reconnaître votre souverain seigneur. Vous et votre fille, allez en conséquence, rester devers moi. (1)

— Sire roi, c'est félonie! s'écria le vieux comte. Je ne puis disposer de ma terre sans votre aveu, mais si bien de ma fille, car mon droit paternel ne reconnaît pas votre droit de suzerain. Je vous dois le service de guerre et l'ai rendu à votre aïeul...

— Vous me devez consulter en vos alliances, interrompit Philippe avec dureté, et l'apprenez, si vous ne le savez. Mes sergents vont vous conduire à la tour du Louvre; quant aux seigneurs et chevaliers de votre chevauchée, ils sont libres et pourront retourner en Flandre. J'ai dit, sire comte!

Philippine s'était élancée vers son père: il la serra d'un bras sur sa poitrine et, levant le doigt vers la statue de Louis IX, il s'écria: — Ah! sire, ils ne sont plus les temps de saint Louis!

Cette plainte résignée fut inutile, les sergents royaux, avertis d'avance, placèrent au milieu de leur sombre cohorte le père et la fille, pendant que les chevaliers flamands étaient retenus et désarmés dans une des salles basses du palais, et, une demi-heure après, la porte de la grosse tour du Louvre se fermait sur le comte de Flandre et sur la fiancée d'Édouard.

Le gouverneur du Louvre les reçut et les conduisit dans un appartement qui avait déjà servi de prison à des princes. — Ferrand de Portugal a été enfermé treize ans ici, dit le comte Guy en jetant un regard mélancolique autour de la salle vaste et sombre. — Ne vous en déplaît, monseigneur, répondit le gouverneur avec un profond salut, c'était dans le cachot situé sous la tour de l'Horloge, que l'on pense le plus sûr de tous. Vous pouvez voir la tour de la fenêtre.

Le comte ne témoigna pas cette curiosité. — Et ma fille? dit-il enfin au gouverneur, qui attendait debout, où doit-elle loger? — Là, sire comte, à droite de votre appartement, il y a deux chambres pour la noble demoiselle, et une pour sa fille de chambre. Les ordres du roi, mon seigneur, étaient précis à ce sujet. — Il nous attendait! murmura le comte, et, comme un fol oiseau qui se jette au filet, je me suis laissé prendre. Si ce n'était que moi... mais ma pauvre petite fille!

Il soupira, et Philippine, qui devinait ses pensées, l'embrassa en pleurant et en répétant au milieu de ses larmes: — Courage! mon père! mes frères et nos bonnes gens de Flandre ne nous laisseront pas ici, et je n'aurais ni souci ni chagrin si je ne pensais à ma mère. Notre captivité sera courte, mais à elle, elle lui paraîtra longue!

Le gouverneur les laissa, heureux d'être seuls et d'avoir au moins la liberté de la parole, du regard, du sourire ou des larmes. Vers le soir, un des valets du comte vint le rejoindre, et on envoya à Philippine une de ses filles d'honneur, nommée Alix Sersanders.

III

LA CAPTIVITÉ.

Une espèce d'étourdissement succéda pour les pri-

(1) Historique. Quelques chroniqueurs ont placé le lieu de cette scène à Corbeil.

sonniers à la première violence de l'indignation et de la douleur. Il semblait que ce fût un long et mauvais rêve que cette captivité entre les sinistres murs du Louvre, qui succédait, pour le vieillard, à l'exercice du pouvoir souverain, pour la jeune fille, aux caresses de sa mère, à la douce liberté et aux espérances, entrevues de si près, d'une heureuse union. Ils se débattaient comme on se débat sous le cauchemar, mais, les jours succédant aux jours, leur apprirent que le songe était une réalité terrible. Le vieux comte soutint son infortune avec une fermeté chrétienne; arrivé au terme de la vie, il ne semblait pas vouloir disputer à ses ennemis quelques heures d'autorité, quelques derniers instants de joie, mais la vue de son enfant abattait son courage. Elle, sereine comme l'ignorance, forte comme l'espoir, n'offrait jamais à son père qu'un front riant et des yeux rassurés; quelques jours d'orage n'avaient pas suffi à faner une si brillante fleur : elle se croyait si sûre du secours prochain, de la délivrance prompte, du triomphe indubitable! Assise auprès de son père, elle lui détaillait tous ses motifs d'espérance : la Flandre n'était-elle pas un pays avec lequel les rois eux-mêmes devaient compter? Ses frères, le bouillant Robert de Béthune, le courageux Guillaume, n'étaient-ils pas connus par leur amour filial et par leurs exploits? laisseraient-ils leur père et leur sœur en prison, eux chevaliers? Oh! non. Puis, elle énumérait complaisamment les ressources des états de son père : elle parlait des métiers de Gand, tous armés et belliqueux, de la population de Bruges, si ardente et si riche, des flottes qui parlaient de Damme et de Swyn, des archers de Courtrai, des labourers armés de haches et de godendaeg, en qui vivaient le courage et presque la férocité de leurs ancêtres païens... le roi de France lui-même ne redoutait-il pas de tels soldats?

Le comte souriait à ces tableaux; pourtant il savait mieux que l'enfant quelles difficultés ces villes puissantes, mais jalouses, apporteraient peut-être à la liberté de leur souverain. Lorsqu'il retombait dans ses pensées sombres, Philippine, afin de le distraire, cherchait dans sa mémoire; elle chantait, d'une voix pure et mélodieuse, les airs de son pays, elle récitait en français, en flamand et même en anglais les poésies qu'elle avait apprises, ou, lorsque son père semblait disposé à parler, elle le priait de lui conter ses anciennes guerres. Il se ranimait alors : le souvenir du roi Louis l'exaltait, et il répétait : — Je l'ai défendu à la Mansourah, j'ai fait de mon mieux avec mes braves Flamands; bien des Français m'ont dû la vie, et pourtant je suis en prison au Louvre! — Mon père, il y a céans une chapelle dédiée à monseigneur saint Louis; si nous l'invoquons? — Je l'invoque tous les jours, ma fille, comme un parent que j'ai au ciel, mais il faut le prier de plus en plus, car je prévois de grands maux pour le royaume de France.

Aucune nouvelle ne parvenait aux prisonniers, et la plainte que le comte de Flandre avait adressée aux pairs de France semblait rester sans réponse. Plusieurs mois s'étaient écoulés, et Philippine elle-même commençait à douter. Un soir, au moment où l'on allait fermer les portes de la forteresse, le gouverneur entra suivi de quelques serviteurs qui portaient des flambeaux. Un jeune homme l'accompagnait. Ce jeune homme alla se jeter aux pieds du

vieux comte, et lui dit d'une voix où tremblaient des larmes :

— Monseigneur, mon vénéré père, vous êtes libre!

— Robert! mon enfant! c'est vous! dit le vieillard; vous n'avez donc pas oublié votre vieux père!

— Pas un instant! répondit Robert de Béthune, ni vos bonnes villes non plus, monseigneur, ne vous ont oublié. Nous n'avons cessé de réclamer votre liberté auprès du roi Philippe; la cour des pairs, solennellement assemblée, a jugé votre cause, et vous a déclaré innocent de toute félonie envers le suzerain, et cependant Philippe n'ouvrait pas les portes de votre prison. Je suis venu moi-même à Paris, avec mes frères Guillaume et Philippe, et, forts de l'appui du souverain Pontife, que nous avions invoqué, nous avons parlé au roi de France. Le roi nous a posé de dures conditions... Nous les avons acceptées, afin que vous soyez rendu à votre peuple et à notre mère.....

En achevant ces mots, Robert baissa les yeux.

— Et ma fille, ma pauvre petite fille, vous n'en parlez pas? dit le comte Guy avec angoisse.

— Mon père, Philippine doit rester au Louvre comme votre otage.

— Cher père, je le veux bien! s'écria-t-elle. Partez, allez auprès de ma mère... je retournerai bientôt auprès de vous....

— Ma sœur, dit Robert, sur ma foi de chevalier, je vous délivrerai....

Guy hésitait à une cruelle amertume se répandait sur cette délivrance inespérée. Ses deux enfants se mirent à ses genoux, et le supplièrent, au nom de leur mère, qui se mourait de douleur, de profiter de la bonne volonté du roi. Il fallut consentir, et, le cœur déchiré, il donna la bénédiction à Philippine, qui lui baisait les mains et ne pleurait pas. — Mon enfant, dit-il enfin, c'était à ton vieux père de mourir ici, et à toi d'être libre!

Robert ne le laissa pas achever, et l'entraîna, en jetant un dernier regard et un baiser d'adieu à sa sœur captive. Elle entendit les lourdes portes s'ouvrir et se refermer; dans le silence de la nuit, elle distingua les pas des chevaux de l'escorte qui emmenait son père. Le bruit se perdit dans le lointain... elle regarda autour d'elle, se vit seule entre ces murs sinistres et plongée dans un profond découragement, elle pleura amèrement. Tout à coup une main saisit la sienne et la serra, une douce voix lui dit : — Nous retournerons en Flandre!

Elle regarda et vit sa suivante Alix, qui pleurait avec elle.

IV

ALIX.

Dès ce moment, Philippine se sentit réellement prisonnière. Jusqu'alors son âme s'était envolée sans cesse au delà des murs de sa prison, sur les routes par où le secours devait venir; ses regards avaient été incessamment dirigés vers l'horizon; elle avait espéré, elle avait vécu dans les temps à venir, et surtout elle avait vécu dans un autre, pour le fortifier et le soutenir : maintenant, elle se trouvait seule, elle voyait les grilles, elle sentait l'oppression, et sur son âme où l'espérance s'éteignait, le poids de la

captivité pesait tout entier. Elle regardait, comme si elle ne l'avait pas vue encore, la redoutable enceinte de la forteresse; ces murs énormes reliés entre eux par vingt tours massives, ces portes de fer, ces corridors inextricables trompant les pas des prisonniers, ces grandes salles destinées aux rois et tristes en leur magnificence, ces cachots dont le nom seul inspirait l'horreur; elle se disait :

— Je vivrai, je mourrai ici! je ne verrai plus les plaines vertes de mon cher pays, et jamais je n'aborderai aux rives d'Angleterre, où Édouard m'attend... Le roi Philippe ne me laissera jamais aller vers ma mère ni vers mon fiancé... captive suis à toujours....

Lorsque ces pensées se présentaient à son esprit, elle tombait dans ce noir abattement qui est une des plus mortelles maladies de l'âme; elle pleurait et fuyait la lumière du jour. Alors sa jeune suivante, Alix, venait la chercher, s'asseyait auprès d'elle, et remplissait à son tour ce rôle de consolatrice que Philippine avait rempli auprès de son père.

Alix était orpheline, et attachée dès son enfance à la jeune comtesse, elle l'aimait avec une tendresse de sœur et le dévouement d'un cœur qui avait concentré son affection sur un seul être; elle ne souffrait que des chagrins de Philippine, car, décidée à lui consacrer sa vie, il lui était indifférent que ce fût au Louvre ou en Angleterre. Lorsque ses discours, sa gaieté, ses beaux raisonnements avaient ramené un peu d'espérance au cœur de la jeune fille, et que celle-ci lui disait :

— Quand je serai mariée au prince Édouard, je te marierai, Alix, à un noble anglais, et tu seras la première dame de ma cour.

— Nenni! disait Alix, je ne veux point vous quitter, je vivrai et mourrai demoiselle d'honneur de la reine!

Pour tromper le temps, elles lisaient ensemble quelques livres de piété, quelques ouvrages de chevalerie que Philippine avait emportés de Flandre; elles chantaient à deux voix, ou elles brodaient assises au même métier, ou cultivaient quelques pâles fleurs, sur une espèce de terrasse située entre deux tours, que le gouverneur avait assignée à leurs promenades. Quelquefois elles obtenaient la permission de descendre à la chapelle, et c'était un rare moment de bonheur que celui où, captives, elles pouvaient prier en présence de Dieu, captif aussi dans le tabernacle.

Aucune nouvelle du dehors ne parvenait à leurs oreilles; personne ne leur parlait de la Flandre, et quelquefois Philippine disait en soupirant : — Oh! ils n'ont pu m'oublier! mon père et ma mère pensent à moi, Robert m'a donné sa parole de chevalier, et s'ils ne viennent me délivrer, c'est qu'ils ne le peuvent. Mais Édouard, mon fiancé, ne pourrait-il pas réclamer sa femme?

Un jour, cependant, le chapelain du Louvre, qui était parfois admis à la voir, et à qui tant de malheur et d'innocence inspirait une grande pitié, lui dit : — On assure, damoiselle, que le noble comte de Flandre, votre père, s'est allié avec le roi d'Angleterre, le puissant Édouard, et que tous deux réclament votre liberté. Puisse le Seigneur vous l'accorder pour sa plus grande gloire!

Philippine ne dormit plus : à chaque instant, il lui

semblait entendre ce bruit de pas et de voix qui avaient précédé l'entrée de Robert de Béthune, il lui semblait que son courageux frère allait apparaître et lui dire : — Tu es libre!

Pendant des mois entiers, cette espérance la soutint, espérance qu'aucune nouvelle n'alimentait, car le chapelain ne savait plus rien, ou n'osait plus rien dire; enfin, poussée à bout par l'inquiétude, elle se risqua à questionner le gouverneur :

— Le roi Philippe le Bel est victorieux en toutes ses entreprises, répondit-il, et il triomphe de la Flandre ainsi que l'a fait son bisaïeul, d'illustre mémoire, Philippe-Auguste. La ville de Lille a capitulé, et votre frère Robert, noble damoiselle, a dû à la clémence de mon seigneur de se retirer avec armes, bagages et attraits de guerre.

— Et le roi Édouard ne l'a pas secouru? s'écria vivement Philippine.

— Le roi Édouard n'avait amené avec lui qu'une petite troupe d'hommes d'armes, et l'on assure qu'il va repasser la mer et retourner en son royaume.

Philippine ne répondit rien, mais la plus noire tristesse revint habiter en son âme. Quelque temps après, le gouverneur, sans en être sollicité, lui dit : — Le roi, mon seigneur, a conclu une trêve avec le sire comte de Dampierre, et il s'est rendu maître de la majeure partie du pays de Flandre. La ville de Bruges a fait ses soumissions à son suzerain, et le roi a mis garnison dans les principales villes du comté.

— Grand Dieu! tout est perdu! dit la princesse en joignant les mains, et en échangeant avec Alix un regard de douleur. Mon père sera dépouillé, et je mourrai prisonnière!

Le gouverneur était homme, il s'émut devant cette profonde affliction : — Noble damoiselle, dit-il à voix basse, ne perdez point courage : on dit que le souverain pontife sollicite votre délivrance.

— Hélas! répondit-elle, c'est œuvre au père commun des fideles que d'avoir pitié des malheureux. Mais le roi, mon parrain, l'écouterait-il?

— Damoiselle, dit Alix, lorsqu'elles se trouvèrent seules, le roi de France a une fille. — Oui, elle se nomme Isabelle; j'espérais bien la voir avant que d'aller en Angleterre. Mais pourquoi, Alix, me demandez-vous cela? — Le roi d'Angleterre a un fils! — Mon fiancé ne peut trahir sa foi! s'écria Philippine. Tu croirais?... — Hélas! ma noble dame, je crois que, pour vous garder ainsi captive, le roi Philippe doit avoir quelque grand motif... Que Dieu ne justifie pas mes craintes!

V

LA VICTIME.

Quelques jours après, on était à la veille de la Nativité de Notre-Dame, Alix avait obtenu la permission de se confesser au chapelain; elle sortit de la chapelle, un geôlier ouvrit la porte de l'escalier de la grosse tour, et elle monta lentement les hauts degrés. A chaque étage il y avait un palier entouré de bancs de pierre et éclairé par des meurtrières et un jour de souffrance pris sur les cours. Au second, Alix s'assit et se reposa; elle rêvait un peu, recueillie et tranquille, lorsqu'un mot, prononcé auprès d'elle,

attira toute son attention. On parlait dans une chambre voisine, et un singulier effet d'acoustique apportait les paroles, claires et distinctes, à l'oreille d'Alix.

— Le roi nous saurait bon gré, disait une voix d'homme, si nous le débarrassions de cette petite Philippine. Elle le gêne, car il voudrait marier sa fille à l'héritier d'Angleterre. Un coup de poignard dans le cœur de la Flamande serait bien payé.

— Si je le savais ! dit une autre voix.

— Essaie ! ce ne sera qu'un chiffre de plus à ta confession générale.

— Oh ! ce n'est pas ce qui me gêne, mais le gibet !

— Rien à craindre : c'est la justice du roi, et la Seine emportera le corps ! Je te dirai en confidence que maître Flotte veut rendre ce petit service à son seigneur.

— Maître Pierre Flotte paie-t-il ?

— Vois !

— Que faut-il faire pour gagner cela ?

— Monter ce soir dans la chambre de la petite princesse, chambre dont j'aurai pris la clef dans le trousseau du gouverneur, et là, lui donner le coup de merci.

— C'est dit. A ce soir !

Alix ne perdit pas un mot de ce sinistre dialogue ; elle avait reconnu la voix de deux officiers de la prison. Tremblante, couverte de sueur, elle regagna à grand'peine sa chambre, et là, elle réfléchit en silence. Aucun secours humain ne pouvait sauver Philippine, mais si le ciel lui avait révélé ce noir secret, n'était-ce pas pour qu'elle en fit un saint usage ? Sa résolution fut arrêtée, et elle l'envisagea sans effroi.

Le soir, Philippine se coucha comme à l'ordinaire, elle embrassa son amie, qui lui baisa les mains en silence ; puis Alix referma avec soin la porte de la chambre, et se retira dans l'oratoire de la princesse. Elle y alluma une lampe dont les rayons devaient attirer l'attention des meurtriers et, se couvrant d'un long voile blanc, tel que celui que portait Philippine, à genoux sur le prie-Dieu, le cœur ferme et tranquille, elle attendit.

A minuit, des pas étouffés se firent entendre sur l'escalier ; une main ouvrit la porte de l'oratoire, une voix dit — : Elle est là ! Un coup assuré renversa la jeune fille, qui se tut jusque dans la mort. Les deux assassins, poursuivis par la frayeur, compagne du crime, se hâtèrent de renfermer le corps dans un sac, et à la faveur des ténèbres, ils le descendirent et le jetèrent dans la Seine. Nul œil humain ne vit plus le blanc visage d'Alix, sa dépouille virgine, entraînée vers l'océan, y repose jusqu'au jour des justes et des récompenses.

Les assassins, soldés par le ministre Pierre Flotte, crurent avoir mérité leur salaire, et la même nuit, ils quittèrent Paris. (1)

Le lendemain, Philippine demanda sa compagne, personne ne put ou ne voulut lui en donner des nouvelles ; les jours se passèrent et ne ramenèrent pas Alix : la pauvre prisonnière, privée de sa seule amie, de celle qui l'avait aimée jusqu'à la mort, devint plus triste et plus sombre, et elle tomba malade.

(1) Le bruit se répandit en Flandre que Philippine avait été assassinée et jetée à la Seine. Robert de Béthune se servit même de ce bruit pour exciter la haine du peuple contre Philippe le Bel.

Deux femmes furent envoyées pour la servir, mais la maladie fut longue et dangereuse ; Philippine vit de près cette mort qu'elle avait souvent désirée. Dieu voulait cependant l'éprouver encore, elle vécut. Le vieux chapelain l'avait fréquemment visitée, et il avait tâché de tourner de plus en plus vers le ciel une âme à qui semblaient refusés les biens de la terre ; elle l'écoutait avec soumission, priait avec lui et lisait dans les bons livres les pages qu'il lui avait indiquées. Dans une de ces lectures (elle était convalescente à peine), elle trouva entre les pages d'un manuscrit des lettres de saint Ambroise, une petite image de parchemin représentant le Christ en croix. Au bas, la main d'Alix avait écrit ces mots de l'Évangile : *Nul ne peut plus aimer que de donner sa vie pour ses amis.*

— Oh ! Alix, où es-tu ? s'écria Philippine en baisant cette image. Ma seule amie, ne reviendras-tu plus jamais !

Rien ne répondit à cette triste plainte, et Philippine sentit au fond du cœur ce que veulent dire ces deux mots amers *captivité* et *solitude*.

VI

RAOUL.

Jamais recluse retirée derrière les grilles d'un mouster ne mena une vie plus détachée de la terre que celle de Philippine. Elle ne voyait de visages humains que ceux des femmes qui la servaient et à qui elle ne parlait guère, celui du gouverneur et du chapelain, l'un morne et gourmé, l'autre compatissant, mais austère. Elle n'entendait aucun bruit du monde, les rumeurs de la grande ville montaient vers elle, vagues et insaisissables comme la rumeur de la mer, et ses jours monotones n'avaient d'autre distraction que la prière, la lecture et le travail. Elle avait demandé une quenouille et du lin, elle filait comme les femmes de son pays, et elle remettait son travail au chapelain pour qu'il le fit vendre au profit des pauvres prisonniers, car cette fille de tant de rois et de princes qui avaient fondé des hôpitaux et doté des monastères, n'avait pas une obole qu'elle pût donner. Elle nourrissait quelques oiseaux sur sa fenêtre : « Ce sont passe-temps de prisonniers, » disait plus tard la pauvre Marie Stuart ; et lorsqu'ils étaient grands elle leur donnait la liberté, et triste, elle suivait des yeux leur vol autour des tourelles.

Cependant, semblable à un de ces oiseaux qui venaient parfois se reposer sous les voûtes noircies du Louvre, un enfant se glissait de temps en temps dans la chambre de Philippine, pour laquelle il avait pris une naïve affection. C'était un petit-neveu du gouverneur, nommé Raoul Advenier, un orphelin, nourri dans la forteresse, et qui semblait croire que le Louvre était à lui, tant il en parcourait avec gaieté les tristes galeries, tant il jouait librement dans les grandes salles, essayant les antiques armures suspendues aux murailles ; tant il montait légèrement aux remparts et aux donjons. Il avait huit ans quand Philippine fut amenée dans la prison, il se prit soudain d'amitié pour elle, et souvent, fort de son privilège d'enfant, il venait la voir et s'ébattait autour d'elle. Autrefois, elle jouait avec lui ; mais depuis sa maladie, elle était devenue faible et languissante, et

Raoul, la voyant ainsi, devenait moins turbulent. Il aimait à l'entendre lire la légende du roi Arthur, ou l'histoire des sept frères Machabées, ou les merveilleux récits des croisades, et elle, se plaisait à voir les éclairs de courage qui jaillissaient de cette âme enfantine. Elle n'avait d'autre plaisir que la vue de cet enfant, et il lui semblait qu'un jour il serait aimable, pieux et brave.

« Quand tu seras grand, lui disait-elle, et que je serai morte, tu porteras de mes nouvelles en Flandre, à mes frères et à mes sœurs; tu leur diras de ne pas laisser mon pauvre corps en la chapelle du Louvre, mais de le faire porter à Winendaele, et de le faire enterrer au cimetière du village, pour que j'aie du gazon et des fleurs sur ma tête.

— Quand je serai grand, vous serez reine, répondait Raoul, alors je serai chevalier et porterai vos couleurs.

— Moi! reine, jamais! disait-elle. Pourtant, j'ai reçu la foi d'Edouard, et il a la mienne.

— Il viendra vous chercher, répondait l'enfant avec confiance, mais il vous faut guérir; et tenez, parez-vous de ces fleurettes que j'ai cueillies ce matin pour vous, damoiselle. »

Elle prit les roses et les œillets sauvages que Raoul lui présentait, et dit avec mélancolie :

« Je les offrirai à la sainte Vierge, ainsi que je le faisais à Winendaele. Pour moi, je n'ai plus cœur à la parure, mon petit Raoul.

— Alors, dame, lisez-moi une belle histoire, puis nous arrangerons les fleurs, et nous dirons une prière à la sainte Vierge, afin qu'elle vous délivre, et je m'en irai avec vous... »

Elle souriait à l'enfant, mais l'espoir tant de fois déçu ne dominait plus son âme; elle désirait la liberté, mais sans l'attendre; elle aspirait au bonheur, mais n'y comptait plus. Sa santé affaiblie la détachait de la terre; elle était si pâle, si frêle, que Pierre Flotte ne jugeait plus nécessaire de lui envoyer des meurtriers : il comptait sur le chagrin, ce lent et sûr poison de la jeunesse et de la beauté. Le silence qui se faisait autour d'elle était la plus cruelle de ses peines; les semaines, les mois, les années s'étaient écoulés sans qu'elle eût nouvelles de sa patrie ni de ses amis; un jour, elle supplia à genoux le chapelain de lui dire ce qu'il savait : il la regarda avec une profonde commisération.

« Mon enfant, dit-il enfin, si vous le voulez, je parlerai, et vous saurez combien votre pays et votre maison ont été durement éprouvés. Adorez-vous cette croix, ma fille ?

— Oui, mon père, par la grâce de Dieu, car le silence m'est plus cruel que toutes choses. Parlez!

— Le roi Philippe est maître des États de votre père, ma fille. Abandonné par ses alliés, trahi même par les habitants de Bruges, après avoir cherché par mille moyens à obtenir la paix, le comte Guy a dû se remettre aux mains du roi de France.

— Oh! mon noble père! Et qu'est-il advenu de lui?

— Il était pris de grande tristesse en venant à Paris, et ceux qui l'ont vu m'ont dit qu'il parlait de vous et répétait : « Si je n'étais venu à Paris une première fois, ma pauvre petite fille n'aurait pas langué si longtemps en prison! » Arrivé devant le roi avec vos deux frères et cinquante chevaliers fidèles, il fut envoyé aussitôt en prison à la tour de Compiègne,

Robert de Béthune est à Chinon, et Guillaume à Issoudun. Vous voyez, ma fille, que le Seigneur aime votre famille, puisqu'il lui envoie de telles croix. »

Philippine s'était mise à genoux, et élevant ses mains jointes au ciel, elle dit :

« Mon Dieu, mon souverain Seigneur, j'adore votre volonté et je m'offre toute à vous pour subir vos rigueurs, en lieu et place de mon cher père et de mes frères. Que je vive et meure dans cette prison, mais qu'ils soient libres, donnez-moi leurs chaînes, je les porterai en union avec vous, Seigneur Jésus! »

Elle ne put achever; le prêtre lui parla longtemps, il n'avait plus besoin de l'exhorter, mais il lui montrait le ciel et ses ineffables récompenses; il lui rappelait les saints qui avaient gémi dans les fers, les héros de la croix qui avaient enduré les persécutions et les calomnies, la haine de leurs proches et la trahison de leurs serviteurs, et il disait :

« Leur couronne sera grande! Heureuse êtes-vous, ma fille, de n'avoir pas partagé le diadème d'un roi sur la terre, puisque Dieu vous réserve au ciel la couronne des martyrs et des vierges!... »

VII

LA LICE.

Peu de jours après cet entretien, le bruit éclatant des trompettes fit retentir les murs silencieux du Louvre, et attira l'attention de Philippine. Raoul jouait auprès d'elle.

« Qu'est-ce donc? demanda-t-elle. Le sais-tu, cher enfant?

— Oui, répondit l'enfant d'un air sombre, je le sais bien.

— Qu'est-ce donc?

— C'est un tournoi que l'on donne en bas, dans la grande lice (1).

— Et tu ne vas pas voir? demanda Philippine étonnée.

— Non, damoiselle, le motif du tournoi ne me plaît guère. »

Elle sourit faiblement en voyant l'air sérieux et convaincu de l'enfant.

« Peut-on savoir ce qui te contrarie? dis-le moi, voyons! »

L'enfant rougit, frappa du pied, et des larmes roullèrent sur ses joues, tandis qu'il disait d'une voix entrecoupée :

« Si j'étais grand, je descendrais dans la lice, et je défieraï ce fier chevalier anglais; je lui dirais qu'il est foi-mentie!

— Et que t'a fait ce pauvre chevalier, mon cher petit damoiselet?

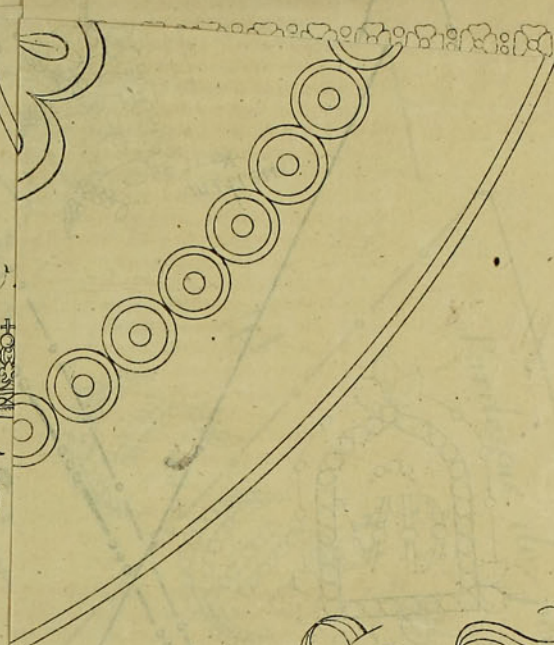
— Je lui dirais qu'il lève la lance pour une vilaine cause, continua l'enfant. C'est vous, damoiselle Philippine, que le prince de Galles doit épouser, et non Isabelle de France. »

L'enfant, dans sa colère généreuse, avait révélé ce qu'il voulait taire; Philippine rougit, joignit les mains et dit :

(1) Le Louvre renfermait un champ clos très-vaste où se donnaient des tournois, et l'une des tours se nommait : *la Tour où se met le roi lorsqu'on joute.*

oule

20.



18. S D



38.

revers. 59/

4/2



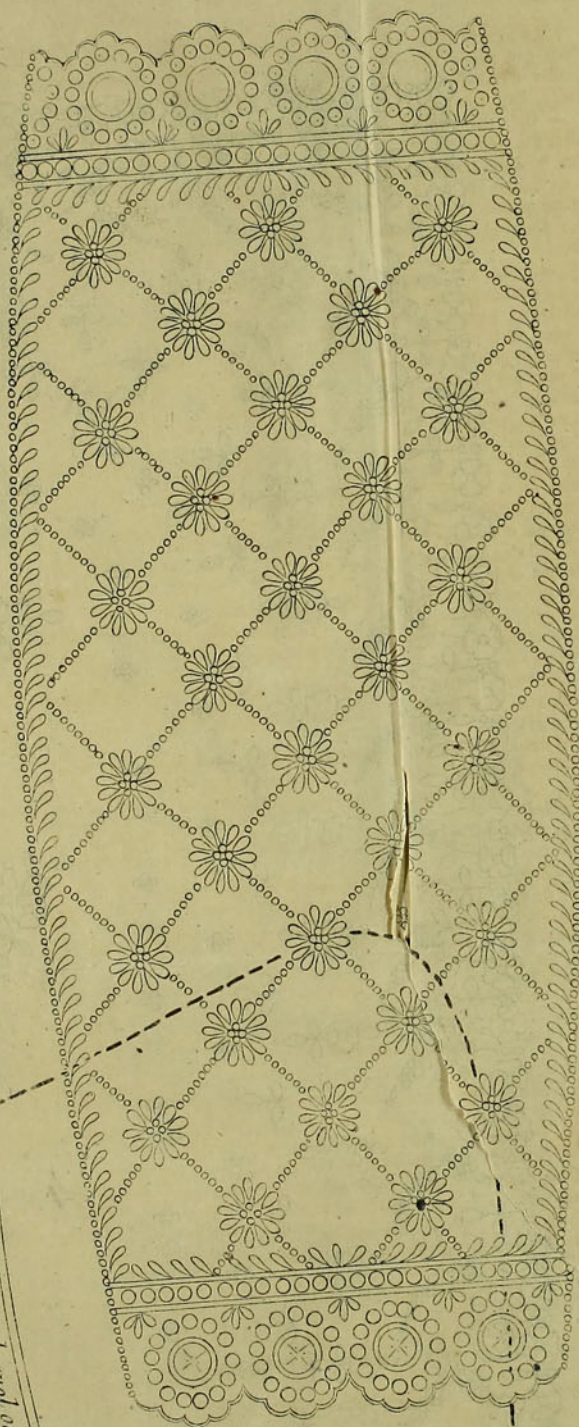
os el Cole.

... t
... e.
... r
... r
... le
...
... es
... :
... a-
... u,
... e-
... u,
... e;
... de la
... e-
... de
... et
... au
...)





1
l
r
à
i
d
b
n
de
Fl
m
po
se
ne
lés
am
lui
fon
«
parl
mai
cette
—
lenc
—
père,
par l
mille
se re
—
—
ris, e
vous
mière
si lon
vos de
envoy



*B
pas
lequel
cond
l'imp*

« Ma pauvre Alix l'avait prévu. Que la volonté de Dieu soit bénie ! C'est donc pour célébrer les fiançailles d'Isabelle et d'Edouard que l'on donne cette joute, dis, cher Raoul ? »

— Oui, damoiselle, répondit Raoul Advenier en pleurant, je ne voulais pas vous le dire. Je voudrais tuer tous ces traitres Anglais !

— Calme-toi, lui dit-elle, car, tu le vois, je suis calme et prie Dieu qu'il bénisse leur mariage. Je ne leur demande rien, sinon que mon pauvre père soit libre ! »

Longtemps les trompettes résonnèrent, l'on entendit les hennissements des chevaux et le bruit des acclamations populaires. Philippine ne paraissait pas écouter, mais ce jour-là elle resta à la chapelle plus longtemps que de coutume. Aux prières qu'elle faisait pour ses parents, pour sa chère Alix, elle ajouta désormais une prière pour Isabelle de France, future reine d'Angleterre.

Depuis ce moment aussi, elle parut plus profondément calme, car toute espérance terrestre avait été fauchée en sa racine. Elle pria beaucoup, filait de ses mains débiles le lin destiné aux pauvres et causait doucement avec Raoul. Quelquefois elle se disait :

« Raoul s'en ira bientôt, il grandit, et s'en ira servir le roi ; alors je serai tout à fait seule... »

Mais se souriant à elle-même, elle ajoutait :

« Alors... je serai morte... et si je vis, Dieu ne me restera-t-il pas ? Je ne désire plus rien, sinon que mon père et mes frères soient libres. »

Le jour vint en effet où Raoul la quitta : il avait quatorze ans, et il fut attaché en qualité de page, à Robert d'Artois.

« Ah ! disait-il en baisant une dernière fois la main de Philippine, jamais école de chevalerie ne vaudra la vôtre, car vous m'avez enseigné toute loyauté et toute noblesse.

— Sois fidèle, lui dit Philippine, fidèle à ton roi et surtout à ton Dieu.

— Et à vous ! dit l'enfant. Je me vêtirai de deuil, en mémoire de vos douleurs, ma noble dame. »

Elle lui sourit doucement, et quand son dernier ami s'éloigna, il la vit priant Dieu pour lui.

VIII

NOUVELLES.

Le soir d'une brûlante journée de juillet descendait lentement sur Paris, et les derniers rayons du soleil pénétraient à travers les étroites fenêtres de la chambre de Philippine. Elle avait fait ouvrir les verrières, et sa poitrine haletante cherchait un peu d'air vif et pur. Un souvenir revenait à sa mémoire :

« Ainsi, se dit-elle, étais-je auprès de la fenêtre du château de Winendaele, la veille de mon départ pour la France. Mais alors ma mère était là... je voyais les verts gazons et les champs fleuris de notre pays, au lieu de cette cour humide et de ces tristes tours... j'étais libre... il y a sept ans... sept siècles ! »

Elle leva les yeux et regarda le ciel où tremblaient les premières étoiles.

« Vous m'avez éprouvée, Seigneur, ajouta-t-elle, et vous me regarderez favorablement. *In te, Domine, speravi.* »

1861. VINGT-NEUVIÈME ANNÉE.—N° I.

Elle fit le signe de la croix et resta ensevelie dans ses pensées.

La porte s'ouvrit au même instant ; elle regarda surprise, et fut plus surprise encore en entendant une voix qui lui disait :

« Damoiselle, n'ayez pas de crainte, c'est moi, Raoul, votre serviteur ! »

Les femmes allumèrent les flambeaux, et Philippine vit Raoul, à demi-vêtu d'une armure ternie, couverte de sang et de poussière. Lui-même était pâle et semblait accablé de fatigue et de souffrance.

« Grand Dieu ! dit-elle, qu'avez-vous ? Vous m'apparaissez comme un fantôme sorti de son tombeau ! »

— Je suis échappé à la mort, répondit-il ; Dieu l'a permis. Je reviens de la guerre, noble dame, vos Flamands sont victorieux ; le 11 juillet, les hommes des villes, les artisans et les bourgeois, ont battu, près de Courtrai, une innombrable armée que guidaient les plus nobles chevaliers de France. Mon maître, Robert d'Artois, est tombé sous les coups d'un boucher, et c'est au cri de : *Flandre au lion !* que la chevalerie française a été défaite et décimée. Oh ! quelle affreuse mêlée, quel carnage dans ces prairies verdoyantes ! que de sang s'est mêlé aux flots de la Lys ! que de cadavres ont jonché la terre ! »

Philippine s'était levée... son front pâle se colorait et ce fut d'une voix tremblante de joie qu'elle répondit :

« La Flandre est donc délivrée ? »

— Qui en pourrait douter après une telle victoire ?

— Et mon père, et mes frères ?

— Ils seront libres.

— Et vous, cher Raoul ?

— J'ai fait mon devoir, je l'espère, mais j'ai vécu pour apporter à Paris la nouvelle de notre défaite. En pleurant mon maître et tant de braves chevaliers, j'étais heureux cependant, car je pensais à votre joie ; et ce soir même, j'ai obtenu de mon oncle la permission de vous parler.

— Merci ! lui dit-elle. Prions Dieu maintenant pour la paix, et si je suis heureuse un jour, Raoul, vous le serez aussi (1). »

Un rayon d'espérance avait pénétré de nouveau dans ce cœur soumis et attristé, mais il ne devait éclairer que les derniers jours de la pauvre captive. Elle croyait, et qui ne l'eût cru ? que l'éclatante victoire des Flamands allait ouvrir les portes des prisons si longtemps fermées, et que sous la garde de son père et de ses frères, elle reverrait bientôt sa patrie. Pendant bien des nuits, des songes joyeux la berçèrent ; pendant bien des jours, elle épia les pas de

(1) La chronique de Saint-Denis dit, à propos des pertes essuyées par les Français à la bataille des *Eperons-d'Or* : « La gisaient moult nobles hommes dont c'est grand dommage : Robert, comte d'Artois ; Godefroy, duc de Brabant, avec son fils le seigneur de Vierzon ; Pierre Flotte, chancelier de France ; Jehan, fils au comte de Haynaut ; Raoul, seigneur de Nesle, connétable de France, et Guy, son frère ; Aimery, le chambellan, comte de Tancarville ; Jacques de Saint-Pol, gouverneur de Flandre, qui estoit cause de la guerre ; les comtes d'Eu, d'Aumale et de Dreux, de Damartin, de Soissons, de Vienne ; Simon de Melun, maréchal de France ; le maître des arbalétriers, Regnault de Trie, le bon chevalier ; deux cents chevaliers bannerets, et moult bacheliers et escuyers hardis et preux, jusqu'au nombre de six mille hommes d'armes. » (11 juillet 1302.)

ceux qu'elle attendait, mais le moment attendu ne vint pas. Un espoir tant de fois déçu glaça son cœur, et, quelle que fût la pieuse résignation qu'elle apportât à supporter ses peines, son corps affaibli par la prison, la tristesse, la solitude, ne put endurer cette dernière douleur.

IX

DÉLIVRANCE.

Peu de temps suffit alors à consumer cette jeune vie ; la lampe avait reçu trop de secousses pour que la flamme pût briller pure et paisible. Philippine sentit sa fin approcher avec la fin de l'automne ; jusqu'au dernier jour, elle se traîna à la chapelle, jusqu'au dernier jour, elle essaya de travailler de ses mains faibles et tremblantes ; enfin, le mal fut plus fort que sa forte volonté, et elle dut permettre à ses femmes de la mettre au lit. Le chapelain vint aussitôt ; une dernière fois elle accusa les fautes de sa courte vie, fautes de fragilité, si souvent lavées dans les larmes de la plus sincère pénitence, puis elle dit à son confesseur :

« Je voudrais disposer du peu que je possède... il y a peu de temps, le roi mon parrain m'a fait rendre les bijoux que je portais en dot au prince Édouard : ils sont là. »

On lui donna le coffret ; elle regarda d'un œil pensif ces parures que jamais elle n'avait portées. Elle prit deux bagues de grande valeur et les donna à ses femmes, mit à part une chaîne d'or en disant :

« Je la destine au page Raoul Advenier, qui m'a été si fidèle ami. »

Puis, choisissant un médaillon orné de perles :

« Mon père, dit-elle, daignez le faire parvenir à Isabelle de France, à la femme du prince Édouard...

dites-lui que mes derniers vœux furent pour son bonheur. Tous mes autres joyaux, prenez-les, vendez-les pour les pauvres... pour les pauvres prisonniers. »

Elle ne put parler davantage ; son confesseur lui promit que ses dernières volontés seraient exécutées, et il lui demanda si elle était prête à recevoir le saint viatique. Elle fit un signe d'adhésion et de joie ; il la quitta un instant et revint bientôt, portant le saint ciboire, et suivi du gouverneur et de quelques serviteurs qui tenaient des flambeaux. Avant que de donner la sainte hostie à la mourante, il lui dit à haute voix :

« Ma fille, pardonnez-vous à vos ennemis ?

— De grand cœur, dit-elle, et je désire que Dieu nous réunisse en son saint paradis. »

Une ineffable expression de paix embellit son visage lorsqu'elle eût reçu les derniers gages de l'amour de son Dieu. Elle paraissait recueillie dans une pensée intérieure : une fois seulement, ouvrant les yeux, elle dit :

« Personne des miens ! mais Dieu est là !... »

Ce fut sa dernière parole sur la terre, et bientôt la tour du Louvre ne garda plus que la dépouille mortelle de Philippine de Dampierre.

La justice divine poursuit le pécheur jusqu'à sa quatrième génération. Philippe le Bel mourut jeune et détesté de ses peuples. Ses trois fils ne firent que passer sur le trône et moururent sans postérité. Sa fille, Isabelle, porta dans la maison des rois d'Angleterre de prétendus droits à la couronne de France, droits qu'Édouard III réclama, les armes à la main, et qui excitèrent un siècle de guerres sanglantes, pendant lesquelles la France se vit aux bords de l'abîme, juste punition de la cruelle perfidie exercée sur Philippine.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME (1)

LES COURONNES.

(Continuation.)

Après le départ de M. Haumont, je m'assis à côté de ma mère, et, prenant sa main dans les miennes, je penchai ma tête sur son épaule. Nous restâmes ainsi longtemps muettes et plongées dans nos pensées.

Ma mère rompit la première le silence.

« Oui, dit-elle, cette joie est mêlée de bien de l'amertume... comme toutes les joies d'ici bas ! Celui qui l'aurait sentie avec transport ne la comprendra pas... Mais il ne faut pas être ingrates envers Dieu :

la Providence nous aide. Ma pauvre fille, toi dont le travail doit subvenir à tant de besoins, toi qui es le soutien de tes malheureux parents, l'appui de nos deux familles, tu reçois aujourd'hui une juste récompense de ton courage et de ton dévouement. Remercions et ne murmurons pas !

— Ainsi, ma mère, tu crois que j'ai réellement obtenu deux prix ?

— Comment, tu en doutes ?

— C'est que la chose me paraît si étrange, si impossible ! Pourtant, de quelle manière M. Haumont, ce vieil ami de mon père, aurait-il su que j'ai concouru, si les deux billets cachetés n'avaient pas été ouverts, et on ne les ouvre que lorsque les ouvrages sont déclarés dignes de la couronne... Oui, la chose doit être ainsi... Mais c'est bien étrange, surtout pour l'His-

(1) La reproduction de cet article est interdite.

toire de Jean-Marie, qui ne m'a coûté que la peine de l'écrire... Attendez, je t'en prie, avant de parler à personne de tout cela, que la Société pour l'Instruction élémentaire m'ait annoncé officiellement sa décision.

— Attendez, répondit ma mère. »

Le lendemain, la lettre officielle arriva, et, de plus, une invitation pour assister à l'assemblée générale qui devait avoir lieu, le 19 mai 1833, dans l'une des salles de l'Hôtel-de-Ville.

Ma protectrice, madame de Montalivet, fut la première instruite du succès inespéré que je venais d'obtenir, et j'eus le bonheur d'entendre de sa bouche et de celle de sa fille, madame la baronne de Tascher, des paroles à la fois encourageantes et consolantes : car ces deux nobles femmes comprirent que les larmes que je ne pus retenir prenaient leur source plutôt dans la douleur causée par l'état de mon pauvre père que dans la joie du triomphe.

J'avais promis à Isaure qu'elle apprendrait sans le moindre retard le sort de mes deux ouvrages.

« Tu m'annonces cela, me dit-elle, comme tu m'annonceras un malheur : à ta place, je serais ivre d'orgueil.

Je baissai la tête sans répondre.

« Tu iras à la séance, j'espère ?

— Ma mère désire que nous y allions toutes les deux.

— Quelle toilette feras-tu ?

— Faire toilette ! répétais-je. Crois-tu donc que j'aie envie de me montrer ?

— Je pense qu'on ne donne pas une couronne de laurier comme dans les pensions.

— Non ; M. Haumont m'a dit qu'on donne une médaille commémorative du prix ; mais certes je n'irai pas la recevoir. »

Ce jour-là, ainsi qu'il m'était arrivé déjà bien des fois, je quittai Isaure avec un secret mécontentement ; avec ce mécontentement qui résulte du désaccord dans la pensée et dans le sentiment d'une personne qu'on aime, avec son propre sentiment et sa propre pensée. Chez M. et madame Duval, comme chez madame de Montalivet, tout le monde, au contraire, avait compris ce qui empoisonnait pour moi le plaisir de la réussite.

Le grand jour est arrivé : ma mère et moi, simplement vêtues, nous nous rendons à l'Hôtel-de-Ville, et refusant de prendre place sur les bancs réservés, nous nous asseyons, avec la foule, non loin de l'estrade.

Le cœur me battait violemment. Le premier rapport eut pour objet l'*Histoire de Jean-Marie*. Troublée comme je l'étais, je l'entendis à peine ; mais lorsque mon nom, mon véritable nom, retentit dans la salle et fut accueilli par de bruyants applaudissements, j'éprouvai une sensation que je ne saurais dire, sensation beaucoup plus douloureuse qu'agréable ; toute confuse, je fis le plongeon, tremblant d'être découverte par M. Haumont, qui seul me connaissait dans cette enceinte : quoiqu'il eût promis de ne point me trahir, je craignis qu'un geste, qu'un regard ne m'indiquât au rapporteur, qui invita par trois fois mademoiselle Ulliac Trémadeure à venir recevoir elle-même le prix que la Société pour l'Instruction élémentaire lui avait décerné. Il n'y avait de ma part, ni fausse modestie, ni affectation. Vingt fois mon père

m'avait dit : *La femme auteur, si elle veut être respectée, doit cacher sa personne*. Pendant des années, j'avais gardé le plus strict incognito, et le regret d'y avoir renoncé, d'avoir livré mon nom à la publicité, me fit éprouver ce jour-là une vive souffrance.

Le *Petit Bossu* et la *Famille du Sabotier* fut l'objet du second rapport ; je ne l'entendis pas mieux que le premier ; mais les trois appellations me firent faire un nouveau plongeon sur moi-même. Ma mère, au contraire, resta la tête haute : c'était le nom de son mari qu'on proclamait, c'était le nom du maître qui avait formé l'auteur qu'on couronnait.

Cet auteur ne se montrant pas, M. le duc de Choiseul-Praslin, qui présidait la séance, invita à haute et intelligible voix mademoiselle Ulliac Trémadeure à venir elle-même tel jour au siège de la Société recevoir les prix qu'elle avait si bien mérités.

D'autres prix, d'autres médailles furent décernés dans la même séance aux instituteurs et aux institutrices des écoles primaires fondées par la Société. En voyant l'embarras de quelques-unes de ces pauvres femmes, obligées d'aller recevoir des mains du président prix et médailles, je m'estimai bien heureuse d'avoir pu échapper aux regards et aux applaudissements du public.

En revenant au logis ma mère me dit qu'elle sentait le besoin de respirer un peu l'air hors Paris ; mais ce jour-là était un dimanche, et la foule devait encombrer les barrières. Où aller ? Nous eûmes ensemble la même pensée, celle du cimetière du Père-Lachaise. Nos deux âmes étaient pleines de tristesse, car nous avions senti au milieu du triomphe même le néant des choses d'ici-bas.

Je laissai ma mère rentrer seule, et j'allai rendre compte à Isaure de la séance. Elle se récria beaucoup sur ma toilette : une simple robe de guingamp, un chapeau de paille en avaient fait tous les frais.

« Et tu iras ainsi vêtue recevoir les prix de la main de M. de Choiseul-Praslin ?

— Oui, répondis-je ; aucun de ces messieurs, j'en suis sûre, ne prendra garde à la manière dont je suis mise.

— Tu es originale comme ton père. »

Je ne répondis rien, je l'embrassai et je la quittai.

Aussitôt après notre modeste repas, nous primes une voiture et nous nous fîmes conduire au cimetière de l'Est. Longtemps les ossements de mes deux plus jeunes frères avaient reposé au cimetière du Nord. Pour leur conserver une tombe, il aurait fallu acheter du terrain ; ma pauvre mère n'avait jamais pu réunir la somme nécessaire, et, depuis bien des années, ces ossements avaient, sans doute, trouvé place dans les Catacombes. Les cendres du frère de Pascaline, tué devant Smolensk, celles de mon oncle, mort à Thorn, reposaient pour toujours en la terre étrangère. Oh ! comme ce jour-là se faisaient sentir à nous l'isolement de la grande ville et l'éloignement de la terre natale !

L'orgueil humain a transformé les cimetières de Paris en villes de pierres sculptées et de marbre. Des monuments plus ou moins riches forment des rues que la foule visite souvent. Mais, dans les parties ombragées de ces cimetières, on trouve la solitude ; là, le temps a renversé les colonnes, brisé les pierres sépulcrales et les entourages ; la mousse sert de voile aux épitaphes que ces colonnettes et ces pierres portaient

jadis; l'herbe haute, les plantes parasites s'enlacent aux troncs des arbres et enveloppent, comme d'un épais manteau de verdure, ces débris oubliés.

Ma mère et moi, nous nous assimes sur un fragment de pierre, et, les mains enlacées, nous restâmes penchées en face de l'immense horizon enrichi de toutes les teintes d'un beau soleil couchant. A nos pieds venaient mourir, comme le bruit d'une vague lointaine, les sourdes rumeurs de Paris. Ces rumeurs s'éteignirent bientôt peu à peu; pas un souffle d'air n'agitait le feuillage, tout se taisait, et le calme descendait dans nos âmes. Nous ne nous parlions pas; mais nos pensées, après s'être élevées vers le ciel, où nous avaient précédées tant d'êtres bien chers, se réunissaient sur celui qui avait été si longtemps notre appui, et des larmes baignaient nos joues.

Quelques étoiles, encore pâles, commençaient à monter à l'horizon; le temps avait fui sans que nous nous en fussions aperçues, et pour nous se vérifiaient ces vers :

Ici point d'heure ! Ici l'éternité commence !
Ici tout est repos ! ici tout est silence !
Qu'importe le canon grondant sur le rempart ?
Qu'importe le drapeau ? qu'importe l'étendard ?
Tout, jusqu'au son plaintif de la cloche sacrée,
Se perd aux profondeurs de la voûte éthérée.

Nous redescendîmes vers le bruyant Paris; mais nous étions venues découragées et nous sortions du champ du repos fortifiées, sinon consolées. Avec la prière, nos âmes s'étaient élevées vers Dieu, et la pensée que cette vie n'est qu'un passage nous donnait des forces pour soutenir les luttes à venir.

Tant d'émotions, cependant, avaient remué profondément ma mère. Son énergie morale l'emportait souvent sur ses souffrances, mais elle payait cher ensuite l'effort fait sur elle-même. Elle avait trouvé des forces pour cette journée; cette journée passée, les forces lui manquèrent, et le lendemain, lorsque M. Haumont vint me proposer de me conduire à la séance à laquelle j'avais été invitée, ma mère le remercia avec effusion de cette bonne pensée. Elle connaissait M. Haumont depuis bien des années, et elle aurait désiré que mon père l'attirât quelquefois près de nous; mais la cruelle maladie qui le poursuivait depuis longtemps, à son insu et au nôtre, lui avait fait repousser et les anciens amis et les nouvelles connaissances. M. Haumont était un bon vieillard, vert encore, actif, travailleur, et dont la figure, à la fois candide et maligne, attirait dès le premier coup d'œil. Homme instruit et poète, il occupait doucement ses loisirs en cultivant les sciences et les lettres. Mon père l'avait connu employé au ministère de l'intérieur. Depuis qu'il avait été mis à la retraite, il vivait pour sa femme, pour son fils; et, en qualité de membre de plusieurs sociétés philanthropiques, il faisait beaucoup de bien. Né en Bretagne, il aimait tous les Bretons et les considérait comme formant une seule famille.

Conduite par M. Haumont, je me trouvai en présence d'une réunion d'hommes importants par le savoir, par la réputation et par le rang. D'abord, je me sentis très-embarrassée; mais l'indulgente bonté avec laquelle on m'accueillit, et l'exquise politesse de M. le duc de Choiseul-Praslin me rassurèrent un peu. On voulut bien me remercier d'avoir travaillé pour les

écoles primaires, et l'on s'informa avec intérêt des sources où j'avais puisé les renseignements relatifs aux mœurs de la classe ouvrière. En apprenant que j'avais fréquenté plusieurs fois les écoles, on me félicita d'avoir tiré si bon parti de mes observations.

Cette soirée m'a laissé un doux souvenir, qui efface celui de quelques déplaisirs venus à la suite. J'avais entendu mon père répéter souvent cet axiome des anciens : *Les dieux ne nous ont rien donné, ils nous ont tout rendu*; et il ajoutait : « Les hommes agissent de même, surtout avec les femmes. » Et la parole de mon père se vérifiait. L'auteur comblé d'éloges, l'auteur couronné ne fut pas jugé capable de faire lui-même quelques légers changements à ses ouvrages; pourtant il avait prouvé, en profitant des observations du premier rapporteur, qu'il savait comprendre la valeur de la critique. Un délégué fut nommé pour revoir avec moi les deux livres. Puis vinrent les tentatives d'un éditeur qui prétendait être en droit d'imprimer seul les livres couronnés par la Société pour l'instruction élémentaire. Je ne parle de ceci qu'en passant: mon heureux caractère m'a toujours empêchée de m'appesantir sur les difficultés ou sur les contrariétés que rencontre la femme auteur, difficultés et contrariétés se renouvelant sans cesse. Une fois qu'elles étaient surmontées, je les oubliais, tandis que ma mémoire gardait fidèlement le souvenir des services reçus et de l'obligance.

Depuis seize ans je luttais pour me faire un nom; j'y avais enfin réussi. Ce nom n'avait pas de célébrité; mais comme romancière, j'étais connue dans la librairie sous le pseudonyme de *Dudrèzène*, et estimée, parce que mes ouvrages se vendaient dans tous les cabinets de lecture; comme écrivain moraliste, je venais de remporter une belle palme, et ma victoire aurait eu plus de retentissement si je m'étais trouvée en relation avec les distributeurs quotidiens de la gloire littéraire. Je travaillais, *pro Deo*, au journal *le Breton* de Nantes et au *Lycée Armoricaïn*; mais je ne connaissais aucun journaliste. L'année précédente j'avais obtenu, non sans peine, l'insertion d'une première nouvelle dans un recueil récemment fondé, le *Journal des Femmes, Gymnase littéraire. Le Breton* et ces deux recueils prirent soin d'annoncer que le *Petit Bossu* et la *Famille du Sabotier*, ouvrages couronnés, appartenait au domaine public, et qu'il était loisible à tout libraire et imprimeur d'en multiplier les éditions; telle était une des clauses du programme publié par la Société pour l'instruction élémentaire.

La phalange des femmes auteurs s'était singulièrement grossie depuis quelques années; mais trouver des éditeurs, soit dans la librairie, soit dans les recueils déjà existant, devenait de plus en plus difficile. Madame Fanny Richomme, ayant conçu la généreuse pensée d'ouvrir une tribune d'où les femmes pussent se faire entendre au public, venait de fonder le *Journal des femmes*. Plus tard nous eûmes le *Conseiller des femmes*, la *Gazette des femmes*, etc., etc.

La vie retirée que j'avais menée jusqu'alors n'était plus, pour ainsi dire, possible. L'excellent M. Duval me disait lui-même qu'il fallait faire de nouvelles connaissances, et voir ce monde que je n'avais fait qu'entrevoir dans ma jeunesse. Il voulait que je quittasse un quartier perdu, éloigné de tout.

Comment faire de nouvelles connaissances, comment voir le monde, lorsque mes fonctions de garde-

malade, en me retenant au logis, ne me permettaient pas d'offrir aucun attrait aux personnes qu'il m'aurait été utile de fréquenter? Ma mère vénérée me laissait le plus de liberté possible; mais il me fallait travailler, et je ne pouvais pas m'occuper de ma toilette; or, sans toilette, le moyen de parvenir? Le luxe ne régnait pas alors comme il régnait aujourd'hui, on n'employait pas pour une robe toute l'étoffe maintenant nécessaire; pourtant bien des femmes trouvaient moyen de dépenser beaucoup, et moi je ne pouvais rien donner au superflu... Et puis l'état de mon père me causait tant de tristesse!...

M. Haumont que j'appelais familièrement *petit papa*, me présenta un jour un de ses amis, versificateur fécond et qui avait toujours dans les poches de son habit, de son paletot et jusque dans la calotte de son chapeau, des pièces de vers de toutes les dimensions possibles. M. P. de P... était, du reste, homme d'esprit et homme aimable, quand il *oubliait* ce qu'il avait en poche : il m'engagea fortement à demander mon admission à l'Athénée des beaux-arts dont il était membre. Comme je paraissais peu tentée de postuler cet honneur, il m'invita à assister du moins à une séance qui devait avoir lieu à peu de jours de là; c'était une de ces séances préparatoires où l'on discutait sur divers sujets présentés à l'approbation de la Société. M. P. de P... étant président ce mois-là pouvait me procurer le plaisir de voir l'Athénée pour ainsi dire en *robe de chambre*. On devait donner audience à un Polonais, auteur d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la chronologie. Ce titre de Polonais aurait suffi à lui seul pour m'attirer : la nation polonaise a toujours été notre amie, et lorsqu'en 1815 les prisonniers français traversèrent la Pologne pour rentrer dans leur patrie, ils trouvèrent partout, sur le seuil des maisons, des mains affectueuses prêtes à serrer les leurs, ils reçurent souvent une hospitalité digne des temps antiques; ainsi avait agi le jeune comte A... envers mon père.

Je n'ai conservé que deux souvenirs bien distincts de cette séance : le premier par ordre de date est celui d'un homme grave, bien nourri, et qui, assis à l'extrémité du bureau, se livrait avec une attention soutenue à une occupation dont je ne me rendis pas compte d'abord et dont je ne pus arriver à comprendre la portée. Il prenait de l'encre avec une plume dans l'encrier, et il en déposait une gouttelette sur le bureau; prenant ensuite de la poudre dans le poudrier, il en versait soigneusement sur la gouttelette d'encre et il faisait ainsi un *pâté*; puis il recommençait la même opération un peu plus loin. Était-ce un architecte? était-ce un archéologue? je ne sais; mais son sérieux imperturbable me donna plus d'une fois envie de rire : Je dirai au reste, que ces messieurs causaient beaucoup plus activement entre eux, qu'ils ne feuilletaient les brochures et les volumes épars sur le bureau.

Le second souvenir a pour objet M. Jazwinski et son élève Oscar, enfant de dix ans.

M. Jazwinski commença par exposer sa méthode d'enseignement pour la chronologie. Quoique j'écoutesse fort attentivement et quoiqu'il fit des démonstrations avec le secours de feuilles de papier où étaient dessinés des carrés parfaitement égaux entre eux, tout ce que je pus comprendre ce soir-là, c'est que, par le moyen de ce qu'il appelait des tableaux

muet, il évitait de se servir de chiffres et de noms pour enseigner la chronologie; le tableau muet suffisait à l'élève pour trouver toutes ses dates, tous ses noms et l'époque des faits les plus marquants de l'histoire. A l'appui de cette assertion, il invita les personnes présentes à vouloir bien interroger Oscar son élève, soit sur l'avènement au trône des différents souverains de l'Europe, à partir de l'ère vulgaire jusqu'à nos jours, soit sur les traités de paix, soit sur les déclarations de guerre, sur les découvertes scientifiques, enfin sur tout ce qui, dans l'histoire, présente une date positive.

L'examen fut long, et quoiqu'il y eût dans l'assemblée des hommes fort érudits en fait d'histoire, aucun ne put faire commettre une erreur chronologique au jeune Oscar.

Moi, qui jusqu'alors n'avais jamais su mettre ensemble un nom et une date, je fus comme éblouie, comme fascinée par ce que je voyais et entendais. Le fabricant de *pâtés* lui-même avait cessé ses travaux pour poser aussi des questions, auxquelles l'élève de M. Jazwinski répondit sans aucune hésitation.

Petit papa Haumont, aussi émerveillé que moi, demanda son adresse au professeur, et l'engagea à soumettre sa méthode à la Société des méthodes d'enseignement dont il faisait partie.

Au retour, il ne fut question que de ce que nous venions d'entendre et de voir; M. Haumont avait compris de suite que le tableau muet renfermait cent cases ou carrés présentant, en effet, le tableau du temps, c'est-à-dire cent années ou un siècle. En plaçant un jeton dans telle ou telle case, on avait la *date*, c'est-à-dire l'année dans laquelle s'était passé tel ou tel fait historique, et alors même que le tableau muet n'était plus sous les yeux, la mémoire en la reproduisant représentait cette place, la date par conséquent, et le fait ou le nom appartenant à cette date.

Je le priai de s'informer si M. Jazwinski donnait des leçons. J'étais et je suis encore, hélas! bien ignorante en fait d'histoire, je rougissais de cette ignorance; d'un autre côté je pensais que si je pouvais réunir assez de personnes pour recevoir des leçons de M. Jazwinski je rendrais service à un des fils de la Pologne.

* Grâce à M. Haumont les choses s'arrangèrent selon mon désir; lui et son fils, mademoiselle Adèle Gérardin et moi, nous nous offrîmes à M. Jazwinski comme élèves. Pour Adèle, de même que pour mesdemoiselles Duval, j'avais été le premier professeur en ce qui touchait les langues italienne et anglaise; mes jeunes disciples m'avaient devancée depuis bien longtemps et de beaucoup; cette fois je me mettais à mon tour au rang des écoliers. Le cours eut lieu chez ma mère, et plus tard je rendis à M. Jazwinski le service de faire connaître sa méthode par les journaux auxquels je travaillais, et le service plus grand encore de lui trouver un éditeur.

Moi aussi je trouvais des éditeurs, et la fortune semblait décidément me sourire. M. Duval parlait de présenter le *Petit Bossu* à l'Académie française quand l'ouvrage serait imprimé. On venait de faire une seconde édition de mes *Contes aux jeunes agronomes*; les articles que je donnais au *Journal des Femmes* plaisaient, et la louange commençait à retentir à mon oreille. Ce n'était pas la vanité qui poussait en moi; une pensée plus digne, j'ose le dire, me rendait heu-

reuse de ces succès venus coup sur coup ; la pensée de donner à ma mère, d'une manière durable, l'aisance trop passagère dont elle avait joui à Cassel. Déjà une jeune fille la suppléait dans le ménage : cette jeune fille méritait de trouver place dans mes souvenirs : Virginie avait une âme au-dessus de son état, et je peux dire qu'elle nous a été dévouée jusqu'à la mort... mort prématurée ; car à vingt-trois ans elle a succombé à une maladie de poitrine.

Un appartement se trouvait vacant dans la maison même où était le bureau du *Journal des Femmes*, quai des Augustins ; madame Fanny Richomme me pressait vivement de le louer, en me faisant espérer qu'elle pourrait m'occuper de plus en plus, si j'étais sous sa main, pour ainsi dire ; j'y jouirais encore d'un avantage, celui de me rapprocher de mes éditeurs, ce qui faciliterait beaucoup la conclusion des affaires.

Mais ma mère vénérée tenait au quartier où si longtemps nous avions vécu auprès de mon pauvre père. J'osais à peine lui parler d'un changement de domicile. Quelques mots vagues ayant été dits à ce sujet, il n'y eut pas de sa part un moment d'irrésolution. Quel sacrifice n'aurait-elle pas fait pour sa fille ? Il fut donc décidé qu'au printemps de l'année suivante nous quitterions le *pays latin*.

Isaure avait paru prendre une part sincère à mes succès. Elle sentait approcher le terme de sa vie, et soutenue par le sentiment religieux qui s'était réveillé en elle, elle envisageait ce terme sans effroi. Des raisons d'économie, sans doute, l'avaient décidée à changer de demeure, et je n'obtenais que rarement la permission de la voir un instant. Peu à peu je cessai même de pénétrer jusqu'à elle, elle ne pouvait plus supporter aucun aliment ; le changement qui s'opérait était effrayant. Presque chaque jour son beau-père m'appartenait de ses nouvelles, lorsque je n'allais pas en chercher moi-même. Elle s'éteignit après cette longue agonie, pendant laquelle son âme, accablée de repentir, avait puisé dans la prière l'espoir du pardon. Elle me fit dire avant de mourir quelle me demandait instamment de venir *une seule fois* déposer quelques fleurs sur sa tombe en mémoire de notre vieille affection. Quelque jours après je me rendais au cimetière du Montparnasse.

C'était la première fois que je voyais une tombe récemment fermée : la pluie avait tombé à torrent la veille ; un mince entourage en bois noir laissait à nu la terre enfoncée par endroits et mêlée de quelques grosses pierres. Cette vue me fit du mal, les fleurs que j'apportais ne pouvaient couvrir la nudité du terrain, et en me rappelant tous les besoins factices de celle qui dormait là, je compris mieux que jamais ces paroles du Prophète-Roi : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité !* Je pleurai longtemps, puis je dis adieu à celle que j'avais sincèrement aimée, et qui m'avait aimée elle-même, lui promettant de revenir si mes nombreux devoirs envers ceux qui vivaient et souffraient me le permettaient.

Ce triste épisode, que j'ai consigné ici avec hésitation, renferme plus d'une leçon utile aux jeunes filles et aux jeunes mères. Le goût de la parure n'est pas sans danger, on le voit ; quand on lui cède, il étouffe jusqu'aux affections les plus saintes, il nourrit, il développe l'égoïsme, et, après avoir desséché le cœur, il détruit la santé. Et que dire de ce prétendu amour maternel qui permet aux défauts de

grandir par l'effet d'une indulgence aveugle ? De ce prétendu amour maternel qui cherche son propre bonheur et non le bonheur vrai d'un enfant, dans la satisfaction de ses caprices. Un peu de sévérité s'unit toujours à la vraie tendresse ; la mère qui aime son enfant le veut heureux dans l'avenir, et pour arriver à lui donner ces joies dont elle ne jouira peut-être pas, elle se résigne à le voir pleurer, à le punir... Isaure avait tout ce qu'il fallait pour faire une femme remarquable ; mais, objet d'une véritable idolâtrie, elle commença par être le tyran de tous les siens, et elle finit par devenir la victime des travers qu'une folle indulgence avait développés en elle ! Pauvre Isaure ! dans sa miséricorde, Dieu lui avait laissé du moins le temps de se repentir.

Monsieur de C... continua de venir nous voir comme par le passé ; nous parlions de ma pauvre amie, mais il ramenait souvent la conversation sur ce qui le touchait lui-même, sur l'isolement auquel le condamnaient la mort de tous les membres de cette famille à laquelle depuis des années il s'était dévoué. Quoique je n'eusse pas pour lui une très-grande estime, son sort me touchait. Un jour, il arriva comme j'allais sortir, il me demanda la permission de m'offrir son bras, et nous partîmes ensemble.

« Qu'est-ce que vous avez, mademoiselle Sophie, me dit-il ? Vos yeux sont rouges et encore pleins de larmes. »

Je me mis à rire.

« Si je vous raconte, lui répondis-je, pourquoi mes yeux sont rouges, vous allez vous moquer de moi. »

— Oh ! vous savez, reprit-il d'un ton sentimental, que je vous admire trop pour avoir la moindre envie de me moquer en quoi que ce soit. Voyons, pourquoi avez-vous pleuré ?

— Parce que je traite un sujet qui m'a émue jusqu'aux larmes.

— Est-il possible ! s'écria-t-il d'un air stupéfait ; comment ! vous prenez ainsi à cœur les mésaventures de vos héros ?

— Je prends à cœur tout ce que j'écris, répliquai-je ; quand j'ai pleuré, je suis sûre de faire pleurer ; quand j'ai ri, je suis sûre de faire rire, et quand je suis convaincue de la vérité de ce que je dis, je persuade mon lecteur.

— Moi, je croyais que ces choses-là se faisaient en se jouant.

— Oh ! que non, répondis-je. Lorsque j'ai en tête une idée vague, un sujet qui n'est pas encore mûr, je perds le sommeil, l'appétit ; je suis triste sans pouvoir dire pourquoi ; tout m'inspire dégoût, ennui, jusqu'au jour où, l'inspiration arrivant, l'idée vague devient une idée nette ; le sujet se développe, et les pages coulent sous ma plume : l'ouvrage fini, je retombe pour quelques jours dans la tristesse et le dégoût de tout.

— Quel chien de métier ! s'écria-t-il avec un gros rire. J'ai connu plusieurs auteurs dans ma vie, mais aucun ne m'a jamais dit avoir éprouvé quelque chose de semblable. Ecoutez, mademoiselle Sophie, moi aussi je suis tourmenté d'une idée, et à mon tour je vais vous la dire et bien sérieusement cette fois : n'allez pas vous moquer de moi.

— Quelle est cette idée, s'il vous plaît ? »

Il hésita un moment, puis il reprit :

« Je ne peux pas vivre seul, non, cela m'est impossible; marions-nous ensemble, voulez-vous? »

Je ne pus retenir un franc éclat de rire.

« Je ne vois pas, dit M. de C.... d'un ton mécontent, que ma proposition soit si ridicule; je vous offre un beau nom, bien placé dans le nobiliaire de France.

— Et moi, répliquai-je, je ne veux pas perdre le nom que je me fais dans les lettres.

— Vous pourriez le joindre au mien.

— Monsieur de C...., cessons cette plaisanterie, je vous en prie.

— Mais ce n'est pas une plaisanterie, c'est très-sérieusement que je vous parle; je vous connais depuis près de vingt ans, j'ai pour vous une affection sincère, et une femme dans la carrière des lettres a besoin d'un appui.

— Votre demande, Monsieur, est assurément fort honorable pour moi, mais ce n'est pas à mon âge (j'ai bientôt quarante ans), que je peux songer à me marier: laissons de côté toutes ces idées folles, et parlons d'autre chose, s'il vous plaît.»

Nous marchâmes quelque temps en silence. M. de C.... était piqué au vif; je feignis de ne pas m'en apercevoir, et je parlai de choses et d'autres jusqu'au moment où, arrivée à la porte de la personne chez laquelle je me rendais, je le quittai avec un grand salut.

Lorsque à mon retour, je dis à ma mère que je venais d'être demandée en mariage, elle m'écoula avec surprise. Le nom du prétendant lui fit hausser les épaules.

« Le calcul est simple, me dit-elle, M. de C.... ne possède rien au monde; toi, tu as pour dot ton tra-

vail et une pension littéraire; il est âgé, il devient souffrant, et devine, par les soins que tu prends de tes parents, que tu ferais pour un mari ce que tu fais pour eux. Comme beaucoup d'hommes, il s'imagina que le titre de madame est très-envié par les vieilles filles surtout; je plains l'isolement auquel sa vieillesse est condamnée, et la misère qui le menace.... Pour ménager son amour-propre, quand il reviendra, j'aurai l'air d'ignorer ses propositions de mariage.»

Si je les avais acceptées, je n'aurais pas tardé à me trouver veuve; bien peu de temps après, M. de C.... succombait à une fluxion de poitrine qui l'enleva en quelques jours. C'était pour lui la délivrance de l'abandon auquel la mort d'Isaure l'avait condamné.

Le moment approchait où nous devions aller prendre possession de notre nouvelle demeure, quai des Augustins. Je hâtais ce moment de tous mes vœux, car j'avais l'espoir fondé de me trouver utilement occupée, lorsque je serais placée pour ainsi dire au centre de mes opérations littéraires. Je commençais à avoir la vogue; deux éditeurs se montraient disposés à se disputer mes productions: les nouveaux recueils qui se fondaient m'ouvraient leurs colonnes; enfin j'entrevois avec joie la possibilité d'entourer d'aisance mes bons parents, et de venir largement en aide à mes deux familles. Hélas! combien de fois, autour de moi et pour moi-même, j'ai vu, j'ai senti la vérité de ces paroles des livres saints: *Régouissez-vous avec tremblement!* En ce triste monde, pas un plaisir qui n'ait pour compagne une peine, pas une joie qui ne soit suivie d'un amer chagrin!

S. ULLIAC TRÉMADEURE.

LE CARILLONNEUR FLAMAND

J'aime le vieux clocher qui penche,
Où les corneilles font leurs nids,
Où retentit chaque dimanche
La cloche aux tintements bénis.
Dans l'escalier de pierre grise
Mes pieds ont creusé leur sillon;
Il tourne dix fois sur l'église
Avant d'atteindre au carillon.

En bas, tout s'agite et tout gronde,
En haut sonne un joyeux Noël...
Les bruits et les clameurs du monde
N'arrivent pas si près du ciel!

Quand mon orchestre métallique
Éclate en vibrant dans les airs,
Devant son merveilleux cantique
Les oiseaux cessent leurs concerts;
La brise retient son haleine,
Le soleil adoucit ses feux;
Des blés et des fleurs de la plaine
Monte un encens mystérieux.

En bas, tout s'agite et tout gronde,
En haut sonne un joyeux Noël...
Les bruits et les clameurs du monde
N'arrivent pas si près du ciel!

Pauvres, qui pleurez sur la terre,
Riches, qui cherchez le bonheur,
A l'heure où chante la prière,
Écoutez le carillonneur.
La voix de sa cloche argentine
Dit ces mots d'amour et de paix:
« L'homme dans la bonté divine
» Doit ne désespérer jamais! »

En bas, tout s'agite et tout gronde;
En haut, sonne un joyeux Noël...
Les bruits et les clameurs du monde
N'arrivent pas si près du ciel!

ALEXANDRE DEPLANCK.

ÉNIGME HISTORIQUE

Deux hommes, vivant à la même époque, portèrent le même titre et le même nom : on les confond parfois ; pourtant, l'un d'eux ne fut qu'un charlatan, aux brillants mensonges ; l'autre fut un général distingué, mais qui se rendit impopulaire en méconnaissant l'esprit de la nation française. — Quel est leur nom ?

REVUE MUSICALE

Un grand nombre d'abonnées nous ayant priés de donner plus d'extension à nos catalogues de musique, en y ajoutant un choix plus complet des œuvres des grands compositeurs classiques et modernes, tels que BEETHOVEN, MOZART, WEBER, HAYDN, ROSSINI, MEYERBEER, CHOPIN, CZERNY, CRAMER, BERTINI, etc., etc., à dater de janvier 1861, le prix de l'abonnement à la musique est fixé à **7 francs** pour Paris, au lieu de 6 — et à **8 francs** pour les pays français, au lieu de 7. — La liste des ouvrages de tous les genres

et de tous les maîtres, qui paraît dans notre numéro de janvier et se renouvellera tous les mois, en indiquant chaque fois de nouvelles œuvres (ce qui n'empêchera pas les abonnées de conserver le droit de choisir de la musique dans les douze catalogues de l'année), prouvera suffisamment toute l'importance de ce changement et la nécessité pour nous d'augmenter nos prix. **Celui du journal seul restera ce qu'il était.**

En donnant notre appréciation sur les œuvres dont nous allons désormais enrichir nos catalogues, nous croyons inutile de nous arrêter aux ouvrages des compositeurs anciens tels que Beethoven, Mozart, etc. ; parce qu'ils sont assez connus pour que l'on puisse fixer son choix sur le titre seul et d'après le nom de l'auteur.

Il n'en est pas de même de la musique moderne, et quelques œuvres peuvent avoir le cachet du talent, comme beaucoup d'autres peuvent avoir celui de la médiocrité. Aussi, pour éviter à nos abonnées une hésitation toute naturelle dans le choix de leur musique, et eu égard à l'important accroissement de nos catalogues, n'y admettrons-nous aucun nouvel ouvrage avant qu'il ait été préalablement jugé et apprécié par des artistes compétents. Pour cette même raison encore, nous donnerons chaque mois, comme par le passé, un aperçu des morceaux de musique moderne qui se distingueront par un mérite spécial ; mais nous y consacrerons plus de place, parce que le nombre s'en trouve considérablement augmenté.

Jugez, chères lectrices, de notre embarras. On peut dire l'embarras des richesses ! Nous ployons sous une avalanche de ravissantes fantaisies, de jolies polkas, redowas, mazurkas, de valse et de quadrilles entraînants.

Comme il faut commencer par quelque chose, pourquoi ne pas dire tout de suite que les trois fantaisies faciles de J. L. Battmann sont trois perles rares,

composées chacune sur un opéra comique de H. Caspers : *Ma Tante dort*, *la Charmeuse* et *le Chapeau du Roi*

Quoique plus difficiles, les trois compositions de J. Wieniawski, intitulées : *Pensée fugitive*, *Souvenir de Lubin* et *Valse de salon*, méritent d'être classées au premier rang des œuvres de ce genre ; les deux dernières surtout, sont appelées à un immense succès.

Il est difficile de trouver quelque chose de plus vraiment joli et savamment écrit que les deux études de mademoiselle Marie Darjou ! *Fauvette* et *Ballade*. Cette habile pianiste connaît à fond l'art de faire accepter le travail sous une forme agréable.

M. A. Mansour, ce compositeur à la fois élégant et sérieux, vient de publier un recueil d'*Études d'expression*, que nous ne saurions trop recommander aux professeurs comme aux élèves. Ce qui fatigue quelquefois dans la musique de piano, c'est la sécheresse, le *saccadé*, qui sont un peu inhérents à cet instrument, et deviennent insupportables si l'exécutant n'y remédie pas par toutes les ressources de l'art du toucher. Le but des *études d'expression* de M. Mansour est de vaincre ce défaut, en révélant toutes les notions d'expression dont le piano est susceptible. Le talent dont l'auteur a fait preuve dans cet ouvrage nous dispense de faire l'éloge de ses deux dernières publications, que l'on trouvera dans nos collections, sous les titres de : *Chanson de l'Alouette* et *Deuxième Valse brillante*.

N'oublions pas de signaler les deux suaves compositions de A. Gilbert, *Primavera* et *Sérénade vénitienne*. C'est une musique calme et douce, qui convient aux natures rêveuses.

Le caractère principal de la *Fantaisie Mazurka* et de la *Danse Valaque*, de J. Erlanger, est une originalité de bon goût, qui ne s'écarte pas des lois de l'art mélodique. C'est une erreur dans laquelle tombent certains auteurs de croire que pour imiter tels chants russes, indiens ou slaves, il faut renverser les systèmes établis, et créer ce qu'ils appellent des thèmes originaux.

Nous avons commencé notre esquisse par la musique de la maison Girod, si honorablement connue. Jetons maintenant un coup d'œil sur ses nouvelles publications de danse.

La charmante collection de Franz Liouville, *les Premières Soirées*, est à la fois le plus utile et le plus économique cadeau que l'on puisse offrir à une jeune fille qui commence l'étude du piano. Elle se compose de six danses, ayant les titres suivants : *la Récompense*, valse; *le Bouquet de fête*, polka-mazurka; *la Récréation*, polka; *le Premier Bal*, valse; *la Petite Amazone*, polka, et *les Petits Jeux ou les Gages touchés*, quadrille qui, à lui seul, est un petit bijou. Du même auteur, et pour des mains plus exercées, nous donnons *Néméa*, valse favorite; *France*, polka militaire, et *Fleurs de Mai*, mazurka de salon.

Les deux polkas d'Ed. Mangin, *Riflemen-Polka* et *Ma Tante dort*, ainsi que *Lilia*, redowa, et *Beatrice*, polka de H. Marx, sont quatre brillants morceaux que toutes les jeunes musiciennes voudront connaître et sauront apprécier.

Parmi les nouveautés que publie l'éditeur Leduc, indépendamment des nombreuses et excellentes études de Chopin, Cramer, Czerny, etc., etc., dont nous avons augmenté nos catalogues, il faut remarquer un ravissant nocturne, *Douce Pensée*, d'Alphonse Leduc, qui est rempli d'élégance, de sentiment et de poésie. Ce qui distingue la musique de ce compositeur, c'est surtout une grande facilité d'inspiration, et l'on sent que la mélodie arrive sans effort.

La *Tarentella* de Bernhard Rie, morceau de concert, a le caractère vif et léger qui convient à cette danse napolitaine. On croit généralement que dans le royaume de Naples, il existait une sorte d'araignée nommée *tarentule*, dont la piqure occasionnait la maladie du tarentisme qui, disait-on, ne pouvait être guérie que par la musique. De là est venu le nom de *tarentelle* : mais les dernières observations des médecins ont démontré que la maladie et la guérison n'étaient que des spéculations de charlatans.

Qui n'a connu la touchante mélodie d'A. Delatour, *Loïn de France*, et qui ne se souvient de cette naïve romance de Laure Brice, *Un Enfant de la grève*? M. Delaseurie a écrit, sous l'inspiration de ces deux auteurs, deux gracieuses fantaisies pour les petites mains, où la difficulté est écartée avec un art tout particulier.

La Parure de bal, polka originale de A. Leduc, deviendra certainement la polka favorite de nos salons; et *Duguesclin*, son dernier quadrille, la suivra de près dans la voie du succès. *Le Curé d'Auray*, simple histoire mise en musique par le même auteur, d'une exécution facile et tout à fait à la portée des jeunes filles, est une page pleine de sentiment et de grâce.

L'éditeur Cartreau vient de faire paraître une série de transcriptions sous le titre d'*Echos des Opéras célèbres*, par Klemmer, qui peuvent lutter avec avantage contre les meilleures compositions de l'époque. *L'Enragé*, quadrille de Hellmann; *Stella*, valse; *Fiorrella*, polka, toutes deux de Seitz, et la brillante *Polka de Saturne*, par M. Charette, sont quatre bonnes productions du genre.

Dans la musique nouvelle que publie la maison Paté, il faut citer principalement deux jolies romances : *la Bague du Pêcheur*, par Liouville, et *Comment douter qu'il existe un Dieu?* par Marc Joly. *Les Berlingots du Diable*, quadrille, et *le Petit Tourbillon*, valse, composés par Strauss, deviendront l'écho de bon nombre de soirées dansantes.

Il nous reste à désigner les productions les plus remarquables que l'éditeur Petit vient de mettre sous presse. En première ligne nous placerons *Souvenir d'Allemagne*, divertissement de Delisle sur un thème charmant de Flottow, et *l'Écho céleste*, brillante mazurka de Bardin Royer. Après, viennent se grouper *le Songe* et *le Réveil*, deux morceaux très-faciles de Jules Yung; des variations de H. Weil, sur *Plaisir d'amour*, cette célèbre romance de Martini; et enfin *les Adieux*, mélodie de Moniot, qui se distingue par le sentiment dramatique.

Le 1^{er} jour de l'an. — Coup d'œil sur les compositions musicales de 1860.

Il est minuit, c'est l'heure du crime !

Non pas vraiment, c'est l'heure des surprises, des joies du cœur et des fêtes de famille; car les cloches dont les sons monotones se croisent et se répondent de tous les quartiers de Paris, sonnent le glas de l'année qui finit en même temps que le baptême de l'année qui commence. Pluies de fleurs, déluge de bonbons, avalanches de cadeaux; tombez, roulez, écrasez nos jeunes lectrices; elles courberont la tête sans fléchir, nous en sommes sûres, et vous les verriez porter allègrement le monde sur leurs épaules, si le monde se composait de friandises, de toilettes et de colifichets. Bonne grand-mère, qui tisonnez au coin de l'âtre, en vous souvenant des beaux jours de votre jeunesse, écoutez cette fraîche mélodie qu'exécute, sur son piano, votre petite fille bien-aimée. Que d'heures laborieuses elle a passées pour vous offrir cette preuve de sa tendresse et de ses progrès! Ah! elle a fait bien des rêves, croyez-le, sur le bonheur que vous apporterait ce bruit harmonieux, né de son cœur et de son travail. Aussi, voilà que vous ouvrez votre tiroir. Que prenez-vous furtivement entre ces deux sachets, madame? C'est un album, je crois? Oui, vraiment, un bel album, magnifiquement relié, plein de gracieuses romances et de charmantes polkas. Heureux enfants, on pense à vous, on étudie vos goûts pour satisfaire vos désirs, et si vous avez donné un grain de mil, c'est une gerbe de blé que vous recevez en échange. Mais, place à la chère et bonne mère qu'on dirait presque votre sœur, tant elle se fait jeune pour vous comprendre, et souriante pour vous aimer! Place aussi au chef vénéré de la famille, qui cache mal son attendrissement sous une teinte de gravité! Tous deux viennent à vous l'âme et les mains pleines, l'âme d'amour, les mains de présents. Oh! tout cela

est ravissant, n'est-ce pas? la tendresse, l'intimité, l'oubli des fautes, les réconciliations, les baisers? Et l'on médit du premier jour de l'an, parce qu'un portier grognon vous apporte des oranges, parce que le facteur offre son almanach, parce que les paveurs sonnent à votre porte, parce que toute la pléiade des indifférents vient vous tirer sa révérence! C'est le revers de la médaille, j'en conviens; mais regardez-en le bon côté, et vous y trouverez tant de joies vives, qu'elles apaiseront bien vite vos irritations les plus légitimes. Comme à vous, joyeuses filles d'Eve, le jour de l'an nous tourne la tête, et notre feuillet s'est noirci sans que nous ayons encore dit un mot des ouvrages de l'année 1860, dont nous voulons pourtant donner à nos lectrices un rapide sommaire. Et d'abord, y a-t-il eu progrès ou décadence dans l'art de la musique? Nous aurions désiré, faute de mieux, tenir le milieu entre le bien et le mal, par déférence pour cette malheureuse année qui vient de mourir piteusement. Il nous a même pris envie de porter sur sa tombe à peine fermée une branche de laurier, en témoignage de notre douleur et de sa gloire; mais hélas! ce serait un hommage hypocrite, car la pauvre vieille a trépassé sans rien laisser d'illustre. Son héritage atteste un terrible *statu quo* dans l'intelligence artistique de notre époque. Aucun chef-d'œuvre ne s'est produit, aucune composition hors ligne n'a pris place dans les cartons des théâtres lyriques; il nous faut vivre d'espérances, nourriture qui, toujours renouvelée, sans addition de molécules plus substantielles, finit par maigrir horriblement. L'année 1859, sans être très-féconde, avait laissé une succession

moins misérable. Parmi ses dépouilles on remarquait quelques grandes pages justement admirées et qui feront tradition. Je veux parler d'*Herculanum*, de Félicien David; de *Faust*, de Gounod; et du *Pardon de Ploërmel*, de Meyerbeer. La récolte de cette année n'a produit que des fruits rares et de mauvaise qualité. Est-ce que le soleil de l'art serait comme le soleil de la nature, inclément au point d'empêcher le génie de mûrir, comme il a empêché de mûrir la vigne de nos campagnes? Vapeur, électricité, machines gigantesques, mécanismes ingénieux, spéculations sublimes, rois et reines de notre siècle, avez-vous éteint dans l'intelligence humaine les lumières et jusqu'aux moindres lueurs à la clarté desquelles marchait le monde artistique? Que penser, quand on analyse les compositions dont l'année 1860 a favorisé l'éclosion? *Margarita la mendicante*, de Gaetano Braga; *le Roman d'Elvire*, d'Ambroise Thomas; *Philémon et Beaucis*, de Gounod; *Pierre de Médicis*, du prince Poniatowski; *Château-Trompette*, de Gevaert; *le Docteur Miobolan*, d'Eugène Gautier; *Crispin rival de son maître*, de Sellenick, *l'Auberge des Ardennes*, d'Hignard, et enfin, quelques opérettes sans consistance, voici tout le bagage de l'année qui vient de finir. Espérons encore, puisqu'il faut espérer toujours. Espérons dans la musique de l'avenir, représentée par le *Thannhauser* de Richard Wagner, ce prophète de l'inconnu, dont l'école romantique fait tant de bruit. Attendons plutôt *l'Africaine* de M. Meyerbeer; enfin, demandons au soleil de féconder une terre trop longtemps ingrate où nous avons, depuis un an, semé sans recueillir.

MARIE LASSAVER.

Correspondance.

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE I. — 1, Devant de peignoir ou de robe d'enfant — 2 et 3, Bonnet d'enfant — 4, P., avec couronne — 5, M. W. enlacés — 6, F. L. enlacés — 7, Écusson — 8, L. P. enlacés — 9, Écusson — 10, C. R. L., avec couronne — 11, Mouchoir avec écusson et O. H. enlacés — 12, P. T. P. avec couronne — 13, E. C. enlacés — 14 et 15, Parure parisienne — 16, *Mary* — 17, Voile de fauteuil — 18, S. T. — 19, E. L. — 20, J. B. avec couronne — 21, Mouchoir avec écusson et R. J. — 22, A. E. — 23, S. T. enlacés — 24, *Louise* — 25, Écusson avec F. S. — 26, Entre-deux — 27, Coin de mouchoir avec C. P. enlacés — 28 et 29, Parure élégante — 30, *Élise* — 31, B. H. — 32, E. M. avec couronne — 33, Mouchoir avec écusson et L. B. enlacés — 34, E. B. enlacés.

COTÉ DES PATRONS.

35, Pélerine du peignoir — 36, H. A. C. — 37, D. D. enlacés à l'impériale — 38, Couronne de vicomte — 39, C. L. dans un écusson — 40, A. D. dans un écusson — 41, E. C. — 42, A. G. enlacés avec couronne de comte — 43, J. S. — 44, I. J. — 45, S. M. avec couronne — 46, C. B. — 47, A. P. dans un écusson — 48, Dessus de livre à broder au passé — 49, J. W. — 50, M. M. enlacés — 51 et 52, Bonnet d'enfant — 53 à 59, Pardessus de petite fille — 60 à 63, Burnous arabe (*miss Lily*) — 64 et 65, Bonnet de nuit — 66 à 68, Dessin de pantoufles à broder sur drap — 69, Dessous de lampe — 70, Motif en tapisserie pour ornement d'église — 71, Rosace au crochet — 72, Porte-cartes ou porte-cigares — 73 à 76, Bouquet de paquerettes en chenille.

As-tu jamais vu, Florence, un pauvre oiseau à qui l'on a coupé les ailes regarder d'un œil d'envie le ciel bleu et les horizons lointains? Il voudrait bien, le cher

petit, s'élançer vers l'ami absent; mais comme il est empêché!

Hé bien, moi aussi, j'ai les ailes coupées, puisqu'il

me faut aujourd'hui céder la place à mesdames Ul-
liac et Bourdon, ce dont tu es en droit de te réjouir.

Je remets donc au mois prochain notre causerie
habituelle, te priant toutefois, si dans ton entourage
il se trouve quelques personnes disposées à goûter le
nombre de nos abonnées, de donner à ces person-
nes-là des indications très-précises relativement au
nom du journal et à l'adresse du bureau : deux faits
tout récents te prouveront que, sur ce point, on ne
saurait être trop explicite.

Il y a quelques jours, dans une grande ville du
Nord, un bon grand-papa qui voulait offrir en étrennes
à sa petite-fille le *Journal des Demeiselles*, dont on
lui avait dit du bien, entra, à cet effet, chez un
libraire, et, d'une façon catégorique, exprima le but
de sa visite : « Je voudrais un abonnement au *Journal
des Demeiselles*. — Permettez-moi, monsieur, de
vous dire que vous faites probablement erreur ; ce n'est
point au *Journal* que vous voulez vous abonner, mais
plutôt au... » (Ici le nom d'un de nos concurrents ou
confrères, comme tu voudras).

L'honnête grand-père crut, en effet, s'être trompé,
et prit la quittance qui lui fut délivrée sur l'heure.

Qu'en penses-tu ? Évidemment, il n'existe pas
sous le soleil un seul libraire capable de commettre
cet acte, qui n'est pas précisément délicat ; je trouve
beaucoup plus naturel de reconnaître dans tout ceci
l'intervention d'une puissance occulte ; par exemple,
de l'un de ces *mediums* qui font, encore une fois, le sujet
de toutes les conversations, et dont, hélas ! nous
avons pu nous faire des ennemis en tenant, à leur
endroit, des propos un peu légers.

Ils ont voulu peut-être nous jouer un tour de leur
façon, et l'ont fait avec d'autant plus de plaisir, qu'ils
trouvaient là *double profit à faire* : leur bien *pre-
mièrement*, en vengeant leur honneur attaqué, et puis
le *mal d'autrui* en prenant la forme d'un très-honnête
homme de libraire sur le compte duquel ils mettaient
ainsi un joli petit trait d'improbité dont ils étaient les
auteurs.

Mais ce n'est pas tout.

Le même jour, presque à la même heure, une au-
tre personne gravissait l'escalier du boulevard des
Italiens, lorsque surgit tout à coup une forme hu-
maine qui lui barre le chemin. Notre future abonnée
se range pour laisser descendre le personnage qui
demeure immobile. « Permettez, dit-elle alors en es-
sayant de passer, je vais prendre un abonnement au
Journal des Demeiselles, et je... »

— Mais, madame, le bureau de ce journal n'est
pas dans cette maison, c'est rue... » (Ici l'adresse de la
publication donnée de force par le libraire et L... au
pauvre monsieur de tout à l'heure.)

Et de deux !

Qui peut nous dire si là s'est arrêtée cette maligne
influence, et si elle ne s'est pas répétée mille et mille
fois ?

Avoue, ma chère Florence, qu'il est bien temps d'en
appeler à toutes nos amies pour conjurer les mauvais
esprits et triompher de leurs complots, puissent-ils
ne pas intercepter au passage le bon souhait que je
t'adresse à l'occasion du nouvel an.

COTÉ DES BRODERIES.

1, DEVANT DE PEIGNOIR OU DE ROBE D'ENFANT. La par-

tie qui occupe la gauche de la planche doit être bro-
dée au-dessus de l'ourlet de la jupe, et se continuer
tout autour de cette jupe.

Ce dessin peut se broder au plumetis ou au point
de chaînette.

Il serait charmant pour un châle de cachemire.
Tous les motifs seraient au passé ou au point de chaî-
nette ; des perles indiqueraient les pois.

Le peignoir doit être ouvert devant, tandis que la
robe de baptême est fermée. Des nœuds de rubans
couvrent l'espace qu'on laisse non brodé entre les
deux côtés.

Ce dessin conviendrait aussi pour une pelisse de
baby en cachemire.

2 et 3, BONNET D'ENFANT. Ce dessin facile peut
s'exécuter au plumetis ou en broderie anglaise, sur
mousseline ou sur nansouk.

4, P., gothique, avec couronne, plumetis.

5, N. W. enlacés, anglaise, plumetis et point de
sable.

6, F. L. enlacés, anglaise, plumetis.

7, ÉCUSSON ÉLÉGANTE, plumetis fin et point de sable.

8, L. P. enlacés, anglaise, plumetis.

9, ÉCUSSON, plumetis fin et point de sable.

10, C. R. L., gothique, avec couronne, plumetis.

11, MOUCHOIR DIT BOUTONS DE ROSES, avec écusson
et O. H. enlacés, plumetis et point de sable. La petite
guirlande doit être brodée sur l'ourlet, celle des
boutons de roses mi-partie sur l'ourlet, mi-partie sur
le fond du mouchoir.

12, P. T. P., gothique, avec couronne, feston et
plumetis.

13, E. C. enlacés, anglaise, plumetis.

14 et 15, PARURE PARISIENNE à broder sur toile ou
sur nansouk double, plumetis. On peut broder seu-
lement les rosettes du bord au nouveau point de
poste. C'est vite fait et charmant.

16, *Mary*, anglaise fleurie, plumetis et point de
sable.

17, VOILE DE FAUTEUIL à broder sur tulle de Bruxel-
les, au plumetis et au feston. Les pois du milieu
se font au plumetis, avec cordonnet autour. Ceux du
bord peuvent être entourés d'un feston ou d'un gros
cordonnet.

Au bord de ce voile de fauteuil, qui est très-nou-
veau et très-élégant, on coud un filfilé ou une bande
de tulle festonnée et froncée légèrement.

18, S. T., gothique, plumetis.

19, E. L., anglaise ornée, plumetis.

20, J. B., avec couronne fermée, gothique, plu-
metis.

21, MOUCHOIR avec écusson, et R. G. enlacés, plu-
metis et point de sable.

22, A. C., anglaise fleurie, plumetis.

23, S. T. enlacés, romaine ornée, plumetis et point
de sable.

24, *Louise*, anglaise, plumetis.

25, ÉCUSSON avec F. S., romaine, plumetis.

26, ENTRE-DEUX, plumetis.

27, COIN DE MOUCHOIR D'HOMME avec P. C., enlacés,
anglaise unie, plumetis et point de sable.

28 et 29, PARURE ÉLÉGANTE à broder sur mousseline,
plumetis et point de sable, ou bien application de
nansouk sur tulle d'Alençon.

30, *Elise*, anglaise, point de poste.

31, B. H., gothique, plumetis.

- 32, *E. M.*, avec couronne, anglaise, plumetis.
 33, Mouchon avec écusson et *L. B.* enlacés, anglaise, plumetis et point de sable.
 Les rosettes se brodent sur l'ourlet, la guirlande, mi-partie sur l'ourlet, mi-partie sur le fond du mouchoir.
 34, *E. B.*, grande anglaise, plumetis et feston.

COTÉ DES PATRONS.

35, Pèlerine du peignoir donné sur le côté des broderies.

Cette pèlerine peut également servir pour pelisse d'enfant. Il suffit de rétrécir l'encolure, ce qui est facile, en faisant un pli au patron, avant de tailler l'étoffe.

- 36, *H. A. C.*, anglaise ornée, plumetis.
 37, *D. D.* enlacés à l'impériale, anglaise, plumetis.
 38, Couronne de vicomte, plumetis.
 39, *C. L.* anglaise, dans un écusson, plumetis.
 40, *A. D.*, romaine, dans un écusson, plumetis.
 41, *E. C.*, gothique, plumetis.
 42, *A. G.* enlacés, avec couronne de comte, plumetis.
 43, *J. S.*, gothique ornée, plumetis.
 44, *J. S.*, anglaise fleurie, plumetis.
 45, *S. M.*, enlacés, anglaise avec couronne, plumetis.
 46, *C. B.* anglaise unie, plumetis.
 47, *A. P.* dans un écusson, anglaise, plumetis.
 48, Dessus de livre de prières, à broder sur velours, sur moire ou sur taffetas, au passé, en petite chenille dite *brodeuse*.
 Les nervures des feuilles sont en fil d'or (ou d'argent); la croix du milieu brodée en chenille, est contournée de fil d'or; il en est de même des *filets* que l'on remarque sur le dos du livre. Un gros cordonnet or forme les tiges.
 Le dessus de livre que nous avons vu chez madame Legras, était en velours bleu, brodé en chenille bleue nuancée.
 Au passé, on pourrait substituer le point de chaînette et se servir, pour l'exécuter, d'un cordonnet de soie nuancée, ou d'une seule couleur.
 Sur le milieu du dessus, à la place du n° 48, on met une ou deux initiales.
 Sur le dos du livre, dans l'espace laissé blanc entre les filets, on peut broder l'un des mots *Prières*, *Heures*, ou *Paroissien*, ou bien répéter les initiales du dessus.
 49, *J. W.*, anglaise ornée, plumetis.
 50, *M. M.* enlacés, anglaise et romaine, plumetis.
 51 et 52, BONNET D'ENFANT, dessin facile, à broder au plumetis, au nouveau point de poste, ou bien en broderie anglaise.
 53 à 59, PARDESSUS DE PETITE FILLE.
 53, Devant.
 54, Côté du devant.
 55, Dos et côté.
 56, Manche.
 57, Revers de la manche.
 58, Pèlerine.
 59, Croquis du pardessus.
 Ce vêtement se fait en drap velouté et se borde à cheval d'un lacet de soie ou d'un velours.

Les devants sont plats, mais deux gros plis séparent le dos du côté, ainsi que l'indique le patron.

Sur ces plis, on ajoute une de ces plaques en passementerie qu'on trouve maintenant dans toutes les merceries (palmes ou rosaces). On orne de la même façon les revers des manches et la pèlerine.

60 à 63, Burnous arabe destiné à miss Lily, et qui pourra servir de modèle à nos abonnées; ce vêtement a l'avantage de revêtir deux formes : 1° celle du burnous ordinaire (n° 62); il est alors fort long, vous enveloppe complètement, et le capuchon peut se rabattre; 2° celle du burnous arabe (n° 63); dans ce dernier cas, comme une partie du vêtement est rejetée en arrière, il est plus court, et l'on peut se dispenser de le relever sur les bras.

Pour sortie de bal, on peut le faire en étoffe algérienne blanche, ou en cachemire doublé et ouaté.

En drap anglais, c'est, pour demi-saison et voyages, le vêtement le plus commode.

Le n° 60 est le patron du burnous donné dans son entier pour miss Lily, mais dont il faudra, bien entendu, changer les proportions pour jeune fille.

Au lieu de 93 centimètres, longueur du burnous de poupée, il faudra prendre 3 mètres de drap, et arrondir les coins comme sont arrondis ceux du patron de la planche.

Le burnous de poupée a 32 centimètres et demi dans sa plus grande largeur (milieu du dos); celui de jeune fille devra avoir la largeur ordinaire du drap (de 1 mètre 25 à 1 mètre 30).

Enfin le capuchon de poupée a 14 centimètres carrés (en long et en large); ce qui veut dire qu'il faut tailler un carré, large de 14 centimètres et long de 28, qu'on replie sur lui-même, comme l'indique le n° 61 : la ligne C F E marque le pli de l'étoffe; un surjet doit réunir le côté B C au côté C. B.

Quant à la partie A E D, elle doit être réunie par une couture rabattue, à la partie du burnous marquée des mêmes lettres; après quoi, on coud les trois boutons indiqués sur le burnous à la gauche de la lettre A, puis on fait trois boutonnères au côté opposé.

Dans la couture rabattue, qui forme ainsi coulisse, on passe deux cordons à l'aide desquels on peut serrer et froncer le capuchon.

On obtient ainsi l'effet produit au n° 62; on ferme alors le burnous à l'aide du bouton le plus éloigné de la lettre A et de la boutonnière correspondante. Au contraire, on obtiendra l'effet du n° 63 si, laissant tomber le capuchon sans le froncer, on ferme le burnous (avant de le mettre sur ses épaules) à l'aide du premier bouton A et de la boutonnière correspondante.

On l'endosse ensuite et on le ferme sur la poitrine, à l'aide du dernier bouton.

Pour le burnous de jeune fille, le capuchon devra avoir 40 centimètres carrés, ce qui veut dire qu'il faut tailler une bande de 80 centimètres de long sur 40 de large.

Il suffit d'ajouter ensuite sept glands : un gland sur chacune des trois lettres C F E; un gland à côté du bouton A, un autre sur sa boutonnière; enfin un dernier gland à l'extrémité des deux pointes qui forment le devant du burnous.

Aux boutonnères, on peut substituer avec avan-

tage des agrafes en gros cordonnet de soie, solidement cousues au burnous.

Le burnous peut être ourlé, de même que le haut du capuchon, ou bordé à cheval d'un lacet.

64 et 65, BONNET DE NUIT POUR JEUNE FILLE.

On le taille en jaconas, plaçant le droit fil, ainsi que l'indique la ligne ponctuée qui traverse le patron en diagonale.

On fronce le fond de chaque côté, et l'on réunit cette partie froncée A B à la partie correspondante du devant, partie sur laquelle on coud préalablement un passe-poil, marqué sur le patron.

Tout autour du bonnet, on coud une petite bande intérieure large d'un centimètre et demi, et qui, derrière, forme coulisse. Après quoi on ajoute un ou deux rangs de garniture festonnée ou bordée d'une petite dentelle.

65, CROQUIS DU BONNET DE NUIT.

66 à 68, PANTOUFLE ALGÉRIENNE à broder sur drap, sur cachemire ou sur velours, avec applications de morceaux de drap de couleur.

Pour la paire, il faut un morceau de drap long de 63 centimètres, et large de 30. A droite et à gauche de ce morceau, on dispose les deux dessus; au milieu se placent les côtés.

Toutes les palmes doivent être en drap de couleur, et fixées sur le fond de la pantoufle par l'espèce de point de chausson indiqué sur le dessin.

Les palmes du dessus sont disposées ainsi qu'il suit:

Palme A en drap jaune, retenu par un point de chausson en cordonnet violet — la fleur qui forme le milieu de la même palme doit être au point de chaînette en cordonnet bleu — les deux raies qui coupent transversalement la fleur sont également brodées au point chaînette en cordonnet rouge, de même que la fourche qui se trouve au-dessus.

Palme B en drap bleu — point de chausson en cordonnet mais — fleur en cordonnet rouge avec traverse et fourche en cordonnet blanc.

Palme C en drap blanc — point de chausson en cordonnet cerise — fleur verte avec traverse et fourche en violet.

Palme D en drap rouge — point de chausson en cordonnet vert — fleur blanche avec traverse et fourche en noir.

Le double filet extérieur qui relie les palmes entre elles doit être recouvert d'une soutache grosseille (une seule placée entre les deux filets).

Sur le second double filet, il faut coudre une soutache bleue.

Entre ces deux doubles filets, règne un point de chausson en cordonnet mais.

Quant au côté (n° 67), il ne se compose que de trois palmes : jaune (E), blanche (F), rouge (G), pour le détail desquelles il suffit de consulter les explications données tout à l'heure, à propos des palmes de même couleur qui forment le dessus.

Cette pantoufle produit un fort joli effet, n'exige qu'un travail court et facile, et permet d'utiliser tous les restes de cordonnet et de soutache; il est donc bien entendu que nos amies peuvent apporter dans la combinaison des nuances tous les changements qu'elles voudront.

Le n° 66 forme le dessus de la pantoufle, et le n° 67 le côté.

Le n° 68 offre l'ensemble de la pantoufle.

69, DESSOUS DE LAMPE orné de marguerites en laine.

Le fond du dessous de lampe peut se faire de deux manières : au crochet *ananas* en laine blanche ou rose, ou bien avec la rosace donnée au n° 71.

Pour le fond en crochet *ananas*, faire cinq mailles chaînettes, puis réunir pour former une boucle.

Dans cette boucle, faire 14 colonnes *ananas*. L'explication du crochet *ananas* a été donnée en décembre décembre 1860, numéro 51 de la planche jaune.

Au 2° tour, faire deux *ananas* entre ceux du rang précédent.

3° tour, faire deux *ananas* entre ceux du rang précédent.

4° tour, faire deux *ananas* entre les deux premiers du rang précédent, en faire un seul, en faire deux, ainsi de suite.

5° tour, faire un seul *ananas* entre ceux du rang précédent.

Autour du dessous de lampe, on fixe dix marguerites, qui se font de la manière suivante :

Prenez deux aiguilles ordinaires à tricoter et deux écheveaux de laine de Saxe (cinq fils), l'un jaune, l'autre rose.

Avec le rose, faites 50 mailles. Au 1^{er} rang, tricotez la première maille, — puis, avant de tricoter la seconde, tournez la laine autour de l'index de la main gauche pour former une boucle — tricotez à la fois la maille et la laine de la boucle — lâchez la boucle — tournez la laine autour du doigt — tricotez à la fois la maille suivante et la boucle — ainsi de suite jusqu'à la fin du rang.

On a de cette façon 50 boucles.

Au 2° rang, faites un tour uni, ayant soin de casser la laine blanche ou rose à la 35^e maille, d'ajouter de la laine jaune, et de tricoter en laine jaune les 15 dernières mailles.

Au 3° rang, sans casser la laine jaune, on fait encore 15 mailles jaunes sur les 15 du rang précédent, puis on reprend la laine blanche ou rose, et l'on finit le rang en tricotant chaque maille.

Pour faire de cette bande une marguerite, il suffit de tourner la bande sur elle-même en colimaçon (en commençant par la partie jaune qui forme ainsi le milieu).

On retient entre eux les rangs qui composent la marguerite, en faisant au milieu, en laine jaune (avec une aiguille), quelques points terminés par de petits nœuds qui simulent le cœur de la marguerite.

70, MOTIF EN TAPISSERIE pour ornement d'église. Plusieurs abonnées qui s'occupent des églises pauvres, nous ayant demandé des dessins faciles qui permettent d'utiliser les ressources que l'on possède, nous leur envoyons celui-ci, qui remplit ces conditions.

Elles le feront en tapisserie, en laine ou en soie, et l'appliqueront sur un fond de moire ou de taffetas. Nous savons une jeune femme qui, touchée du dénuement d'une église de village, a sacrifié sa robe de mariée, dans laquelle elle a trouvé un ornement complet : chasuble, étole, etc.

Sur chacun de ces ornements, elle a appliqué des motifs en tapisserie analogues à celui que nous donnons.

Avant d'appliquer, on découpe le motif, laissant tout autour un demi-centimètre de canevas.

On replie à l'envers ce petit bord, qu'on retient par le point dit de chausson. On dispose ensuite les motifs

sur la chasuble ou sur l'étole. Pour la chasuble, il faut treize croix.

Nous indiquerons, le mois prochain, de quelle façon ces croix doivent être disposées.

Enfin, à l'aide d'une soutache pareille à l'une des nuances de la croix, on réunit cette croix au fond de l'ornement.

L'essentiel est de bien tendre l'étoffe et le canevas, ce qui se fait plus facilement quand, pour la tapisserie, on a eu recours à un métier.

Si l'étoffe est fort épaisse, on peut procéder différemment, appliquant, par exemple, sur l'étoffe, avant de commencer le travail, le canevas, dont on tire les fils, quand la tapisserie est terminée.

Dans ce dernier cas, on peut se contenter de faire la croix sans le fond.

Ce fond, absolument nécessaire dans le premier cas, doit être gris, en laine ou en soie d'Alger.

71, ROSAGE au crochet pour voile de fauteuil, etc. (Voir au n° 69.)

72, PORTE-CARTES ou PORTE-CIGARES, avec pied de chêne. Nous engageons nos amies à aller voir, chez madame Legras, cette petite nouveauté, dont le détail n'a pu trouver place sur cette planche; ce sera pour le mois prochain.

73 à 76, BOUQUET DE PÂQUERETTES en chenille.

Prenez une pièce de petite chenille blanche laitonnée, et tournez la chenille, comme l'indique le n° 74, afin de former les pétales. (Laissez pendre les bouts.)

Faites douze ou quinze pâquerettes de la même façon.

Prenez chez madame Beaussier de petits cœurs jaunes avec tiges (n° 75).

Entrez dans le milieu de chaque pâquerette un de ces cœurs, et attachez sur la tige, avec un peu de soie, les bouts de chenille de la pâquerette.

Cela fait, réunissez toutes les fleurs pour former un bouquet, autour duquel vous mettez des feuilles anapogues à celles du n° 73 et quelques petites herbes pour séparer les pâquerettes.

Le n° 76 est l'ensemble du bouquet, qui est un joli petit objet de loterie, et devient sachet si on a le soin d'attacher sous quelques pâquerettes, en manière de calice, un peu de ouate, sur laquelle on répand quelques gouttes d'une essence quelconque, et qu'on recouvre de taffetas.

MODES.

Savez-vous bien, mes belles demoiselles, que nous avons été, le mois dernier, horriblement égoïstes, et que nous avons, sans nous en douter, mécontenté très-fort notre miss Lily ? La chère petite personne, voyant ses droits méconnus, et désespérant de faire arriver jusqu'à moi les accents de sa voix fluette, m'a écrit une lettre, pas trop illustrée de fautes d'orthographe, et, de plus, fort éloquent, tendant à prouver que c'a été, de notre part, une vilaine action d'omettre, en faisant la revue des étrennes, toutes celles que mademoiselle Lillie est en droit d'attendre.

Fort sensible à de tels reproches, je m'empresse de commencer l'année par un acte de justice, assurant la plaignante que nous ne sommes pas aussi coupable qu'elle veut bien le dire : non, nous ne vous avions pas oubliée, ma chère demoiselle, mais, forcée par l'exiguïté des colonnes d'opter entre vous

et vos mamans, j'avais cru convenable de satisfaire d'abord celles-ci; à votre tour maintenant; essayez donc vos yeux, et suivez-moi chez madame Herbillon pour que nous procédions ensemble à l'examen des étrennes que vous destinez l'an de grâce 1861.

Voici d'abord, pour le matin, un très-élégant déshabillé que vous envie plus d'une grande dame. Il est en mérinos-carminaire bleu de ciel, et se compose d'une jupe brochée devant, en soutache blanche, et d'un gentil petit zouave également soutaché. Dessous, vous mettrez une chemisette bouffante.

Madame Nivert, 27, rue Montmartre, se charge de faire, pour celles de vos grandes sœurs qui en auront trop envie, un déshabillé semblable : jupe et zouave soutachés, en mérinos ou autre étoffe, en noir ou en couleur.

Pour mettre au coin de votre feu et recevoir des visites, voici un zouave plus élégant, en velours, soutaché d'or. Essayez-le, il vous ira à ravir.

Ce paletot en drap velouté dessinera votre gentille taille. Prenez-le bordé d'astrakan avec le manchon pareil. Si votre maman ne peut vous donner d'aussi somptueuses étrennes, elle choisira cet autre pardessus en drap, avec revers piqués : je vous assure, miss Lily, qu'il est encore fort bien, et que vous pouvez vous en contenter.

Ce que vous aurez raison de refuser, c'est une capote, quelque élégante qu'elle puisse être : on ne porte que des *toquets* en velours ou en feutre, avec plume et aigrette : velours bleu, aigrette blanche, ou bien velours noir avec plume rouge. C'est joli à croquer !

J'oubliais de vous dire qu'avec le déshabillé du matin, il vous faut des mules en maroquin, et le bonnet Charlotte avec entre-deux de guipure ou de valenciennne.

Avec le zouave soutaché d'or, vous mettrez un *turco*. Qu'est-ce qu'un *turco* ? c'est une jolie résille en fil d'or ou en soie de couleur, entourée d'un bou-relet formant diadème, avec un gland sur le côté : rien de mieux à donner à votre meilleure amie.

Pour elle, vous pouvez aussi choisir une cravate Pompadour, une toilette parisienne, col et manches, une boîte de parfumerie (savon, eau de Cologne, poudre de riz), ou, enfin, si votre bourse est légère et que vous soyez obligée de vous rabattre sur des étrennes modestes, une paire de... jarretières. Oh ! mais ne vous moquez pas, ce sont de vrais bijoux que les jarretières de madame Herbillon, et je connais plus d'une poupée élégante qui s'estimerait heureuse d'en avoir de pareilles.

Êtes-vous satisfaite, my dear miss Lily ? Je l'espère ; donnez donc encore un regard à toutes ces richesses, et n'oubliez pas que si vous avez un grand-papa Gateau qui veuille bien vous accorder un trousseau complet, vous devez lui demander de mettre le comble à ses largesses en vous donnant aussi la petite caisse destinée à le renfermer, véritable caisse de voyage qui, à elle toute seule, est une très-jolie étrenne.

Et maintenant que je vous ai rendue saine et sauve aux mains de votre petite maman, je vous demande la permission de clore ce chapitre, et de m'entretenir avec vos aînées qui attendent la description de quelques toilettes à leur usage.

Commençons, si vous le voulez, mes chères amies,

par une toilette de ville, celle que vous mettez pour aller à l'église ou à vos cours.

Choisissez une étoffe de couleur sombre, marron ou noir, en droguet, reps, côteliné ou épinglé. Faites la robe en redingote, boutonnée du haut en bas : jupe unie, corsage montant, ceinture à boucle, manches à coude. Col et manchettes de batiste, cravate de taffetas avec petits bouts brodés, comme ceux que nous avons donnés.

Sur cette robe, un paletot de drap, bordé à cheval d'un galon ou d'un lacet, ou bien un nouveau vêtement que nous avons remarqué à la société Européenne, boulevard Montmartre, 15. C'est un collet très-long et très-ample, d'une coupe fort gracieuse, qui se drape parfaitement et s'appelle, je crois, *manteau espagnol*. Nous le recommandons à celles de nos amies qui rejetteraient le paletot à cause de son immense popularité.

Disons, à ce propos, que ce paletot, mal accueilli d'abord des femmes distinguées qu'épouvantaient sa coupe disgracieuse et ses longues manches, s'est si bien métamorphosé, qu'il est devenu un vêtement élégant et confortable.

Avec cette toilette, le gant de daim ou de mérinos est le seul admis.

Quant au chapeau, faites-le en taffetas noir piqué, avec bavolet de velours bleu Louise, traverse et chou posé très-haut, également en velours. Dessous, un bandeau de velours, brides de taffetas noir.

Pour vos visites, mettez une robe de taffetas noir. Nous en avons vu une chez Virginie Vasseur (rue de Rivoli, 244) dont la façon était charmante : la jupe était coupée, c'est-à-dire que tout autour, excepté sur le devant, qui demeurait plat, régnait un grand volant rattaché à la jupe par un tuyauté de taffetas noir, bordé d'un liséré de velours de même couleur. Ce grand volant était orné de quatre rangs de velours de la largeur d'un doigt, formant des ondulations ou grandes dents. Le devant était orné de la même façon. — Sur le corsage, plat et rond, Virginie Vasseur ajoute une ceinture suissesse en velours noir, avec pointe devant et derrière. Enfin la manche, peu large, est également ornée de velours noir.

Avec cette robe, nous aimerions une casaque demi-ajustée, en velours ou en drap velouté, avec collet et bordure en astrakan. Manchon pareil. Gants Josephine en chevreau.

Une parure en mousseline, col et manches brodés, ou ornés d'une petite guipure, complète cette toilette.

J'oubliais le chapeau que j'ai vu chez mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne. C'est une capote tulle et velours. La calotte et le fond en tulle blanc uni, et le bavolet en velours noir ; sur la passe est posé un gros tuyauté en velours noir, retenu au milieu par un petit nœud de taffetas noir. Dessous, un nœud-cravate en velours vert isly, d'où s'échappe un bouton de rose : c'est extrêmement simple et comme il faut.

Pour aller au concert ou à l'Opéra, nous ne savons rien de mieux que la fraîche toilette donnée sur la gravure à laquelle nous renvoyons pour le détail. Ajoutons-y seulement une *sortie* en cachemire blanc soutachée de bleu, avec capuchon.

Les sorties de bal se soutachent beaucoup en or, mais nous croyons convenable de laisser ces riches

atours aux jeunes femmes, la simplicité étant la plus charmante parure d'une jeune fille.

Notre gravure du mois porte également une toilette de bal ; celle-là est destinée à une jeune femme ; mais en lui faisant subir quelques modifications, vous pourrez très-bien vous l'approprier.

Il suffira, mes chères enfants, de supprimer la tunique et la blonde qui la borde ; de faire le corsage non à pointe, mais rond avec ceinture à longs bouts, en taffetas blanc, bordée d'une petite ruche de tulle illusion, enfin de diminuer les draperies du corsage, et de remplacer le bouquet par un nœud de taffetas blanc.

Grâce à ces changements, vous aurez une délicieuse parure.

Quant à vos petites sœurs, elles trouveront sur la planche le patron d'un joli vêtement dont elles seront satisfaites, je l'espère. Avec ce pardessus, j'aimerais une robe de popeline grise, corsage plat, un peu ouvert, avec revers en velours bleu isly ; manches avec jockeys, et parements également en velours.

Et puis le *toquet* en velours noir, avec plume blanche.

Ce toquet a beaucoup d'analogie avec le chapeau Marie Tudor dont nous avons parlé.

Pour petits garçons, la coiffure russe, dont la gravure donne un modèle, est la seule portée cet hiver.

Sur ce costume *matelot*, il est bon de mettre un paletot en drap.

Les toilettes des habies n'offrent, cette année, aucun changement : robes longues en nansouk ou en percale ; pelisses en cachemire ou en mérinos, avec pèlerine soutachée ; capote de taffetas piqué.

Les robes de baptême sont plus ou moins riches. Celle qui nous a paru la plus élégante avait un tablier disposé de la manière suivante : Un entre-deux de guipure, un entre-deux brodé, un entre-deux de guipure, une bande plissée, encore un entre-deux brodé entre deux autres en guipure, une bande plissée, etc.

Le plastron du corsage était semblable, et les manches garnies d'une guipure.

J'ai dit. Au revoir donc et à bientôt.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de bal. — Jeune femme.

Robe de tarlatane : jupe ornée de dix volants tuyautés. Tunique bordée d'une haute blonde et retenue de distance en distance par des nœuds de velours noir, avec feuillage d'or. Corsage à pointe, avec draperies et blonde, agrafes formées de fleurs d'or. Bouquet et couronne très-touffue.

Toilette de soirée. — Jeune fille.

Robe de taffetas avec ceinture à longs bouts. Corsage grec décolleté carrément. Manches courtes formées de deux volants. Chemisette et manches en tulle de soie. Dans les cheveux, un ruban formant bandeau et se nouant derrière la tête.

Costume matelot. — Petit garçon.

Chemisette de flanelle avec ceinture pareille, jupe de popeline garnie d'un large biais de taffetas. Guêtres de chevreau. Coiffure russe avec pompon rouge.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS.

Première toilette. — Costume russe : tunique en ve-

lours ou en soie, bleu azur ou vert émeraude; corsage carré; la tunique est ouverte sur une jupe de satin orangé; elle est bordée d'un large galon d'or, à fleurs écarlates ou feuillage de velours. La jupe est garnie d'un galon de même genre, mais en argent, avec ruche de dentelle d'or. Toute la tunique a la même dentelle d'or au bord du galon. Une chemisette suisse, en gaze d'argent, mouchetée d'or ou d'argent, est posée dans le corsage; les manches ont des bracelets en galon. Ceinture richement brodée d'or, en soie orientale, à longues franges de soie et d'or.

La coiffure se nomme *kakochnik*. — Le *kakochnik* est fait en deux parties: Un diadème d'or, surmonté d'un second diadème en velours vert ou écarlate. Ces deux rangs doivent être ornés de pierreries ou de broderies d'or, en *bosse*. Tout le costume, en général, doit être couvert de pierreries: le haut du corsage et le *plastron*, et tout le *kakochnik*. Les sou-

liers blancs sont brodés d'or, ainsi que les bas. Les souliers doivent être très-découverts, pour laisser voir le bas brodé. La jupe n'est pas très-longue.

Ce costume pourrait s'exécuter d'une façon beaucoup plus simple, en substituant le cachemire ou le mérinos au satin, une bande de velours au galon d'or, et supprimant les pierreries.

Deuxième toilette. — Costume de *Colombine*. Jupe bariolée, rouge, jaune, bleu et noir. Casaque de piqué blanc ou de satin blanc brodée d'or. La collerette est plissée à la *Pierrot*. La chaussure doit être de deux couleurs; un bas rouge et un jaune, également pour les souliers. Le chapeau d'Arlequin doit être blanc.

Troisième toilette. — Costume russe de Crimée: Veste de drap et gilet pareil, garnis d'une bande de cuir de Russie ou de drap. Large pantalon à guêtres de cuir; ceinture russe. Le bonnet est en drap ou en velours, garni d'astrakan ou d'une autre fourrure.

Mosaïque

— Que tu es aveugle et injuste! Tu peux ne dépendre que de toi seul, et tu veux dépendre d'une multitude de choses étrangères qui, toutes, t'éloignent de ton véritable bien!

ÉPICTÈTE.

La modestie est une grande lumière; elle laisse l'esprit toujours ouvert et le cœur toujours docile à la vérité.

GUIZOT.

CHARADE.

Dans le printemps la nature puissante
Rajeunit mon premier et le pare de fleurs.
Que l'on porte respect, qu'on rende des honneurs
A ces rares mortels qu'à juste titre on vante
Pour avoir mérité le nom de mon dernier.
Heureux ou malheureux, trop souvent mon entier
Nous jouit ou nous tourmente.

BASTIDE.

RÉBUS

